

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

33^e ANNÉE

N° 6

1^{er} JUIN 1890.

ANNIVERSAIRE DU 31 MARS

LE 31 MARS, les spirites de toutes les contrées de la terre ont fêté l'anniversaire du dégagement matériel de l'esprit d'Allan Kardec ; au Mexique, à la Havane, dans les républiques de l'Amérique du Sud, chez les peuples de l'Europe, chacun s'est souvenu qu'Allan Kardec fut un éminent professeur, et propagateur et que ses œuvres ont aidé à émanciper et intelligenter une foule d'esprits attardés aux conceptions anthropomorphiques des vieilles religions. Les spirites veulent étudier, connaître, se rendre compte, toujours augmenter la somme de vérités qu'ils ont acquise, selon les conseils si souvent répétés du Maître en spiritisme qui avait horreur du piétinement sur place.

Nous donnons in extenso les discours suivants :

DISCOURS DU COMMANDANT DUFILHOL

Mesdames et Messieurs : C'est un devoir de reconnaissance que je viens remplir ici, en remerciant Allan Kardec d'avoir, il y a 30 ans, rendu à mon âme, troublée par le scepticisme, la clef des vérités éternelles.

En même temps, je viens vous demander de vous soumettre un aperçu de l'œuvre de notre éminent initiateur, au point de vue, tout d'actualité, de son influence sociologique.

Dans le *livre des Esprits*, livre populaire par excellence, et qui a fait le tour du monde, il met à la portée de tous les principes indispensables à notre orientation terrestre et supralterrestre ; il prouve, avec l'appui de phénomènes aujourd'hui incontestés, l'étroite connexion du monde visible et du monde invisible, ces deux parties solidaires d'un même tout ; et, comme conséquence, la réapparition périodique, sur notre planète, des mêmes êtres dans un milieu maléable qu'eux-mêmes élaborent alternativement ; comme esprits libres à divers degrés de l'échelle évolutive, comme esprits doublés de corps, pendant leur vie terrestre.

Donnée féconde, caractéristique du progrès véritable. L'humanité invi-

sible étant notre source et notre fin, notre rôle ici bas c'est la transposition dans la tonalité terrestre, de l'harmonie universelle.

La loi sociale, c'est notre conscience qui l'élabore.

Comme on fait sa civilisation on la vit.

Nos seuls collaborateurs dans cette œuvre collective, c'est nous-mêmes ; notre *criterium* consiste en ce que l'application planétaire ne doit, sur aucun point, contredire la loi naturelle universelle qui la détermine et la contient.

Cette base sociologique, ennoblie, élargie dans ses assises, nous avons le droit de la revendiquer comme un apport du spiritisme à notre civilisation en travail.

Lorsque parut le *livre des Esprits*, le second Empire était à son apogée, enorgueilli de ses succès éphémères qui semblaient promettre, aux zéloteurs de ses doctrines caduques, une longue chaîne de prospérités dorées.

La grande parole de rappel à la vérité que jetèrent, précisément à cette heure dans le monde, glissant de plus en plus au matérialisme, nos esprits initiateurs, par le livre fatidique d'Allan Kardec, était un solennel avertissement. L'humanité invisible signalait à ses délégués terrestres, au plein de l'itinéraire politique et social alors suivi, un écueil imminent, redoutable. Aucun de ceux à qui remontait la responsabilité de la déviation ne voulut entendre ; et, pour réponse, la presse inféodée nous proclama des hallucinés des visionnaires.

On tentait d'étouffer, sous le discrédit, le spiritisme naissant.

Dix ans après, l'année même où fut inauguré ce monument, par un de ses retours certains contre ses sectateurs, la force brutale ne laissait subsister de l'Empire que deuils et ruines !

Et, depuis ce tragique dénouement, dans quel sens ceux qui ont la charge du gouvernement des peuples d'Europe — unis dans leur servitude et leurs souffrances en attendant de l'être dans la liberté et la paix — sur quel but ont-ils orienté leur mouvement ? A-t-on rompu résolument avec un matérialisme fatal ? A-t-on réduit l'écart, trop manifeste, entre notre état social et la loi universelle ? Pour tout dire, a-t-on répudié le mal, ce fruit empoisonné de notre initiative dévoyée, afin de se rapprocher du bien, de la vérité dans la justice ?

Hélas ! on n'entend de toutes parts que le bruit sauvage de la lutte pour la vie ; le nombre des méfaits collectifs va grandissant sans cesse.

Quant Allan Kardec, dans les lois d'*Egalité de Travail de Liberté* — formulées sous le contrôle de représentants de l'humanité invisible qui, après avoir vécu nos misères et nos passions, n'ont gardé d'elles que leur principe vivifiant et actif ; — quand notre grand initiateur proclamait, comme moyen de réfection sociale, la coopération pour la vie, substituée à la lutte fratricide,

les droits de la femme, de l'enfant; en un mot, des petits, des faibles, des pauvres, quand il affirmait le droit au travail puis, le droit à la vie pour l'ouvrier vieux ou infirme; signalait l'excès du labeur imposé comme l'abus le plus grave et stigmatisait « *les accapareurs qui se procurent le superflu au préjudice de ceux qui manquent du nécessaire*; » (L. D. Esprits, n° 717) nul ne contestera, sinon la nouveauté : il ne saurait y en avoir en ces matières, du moins, l'à-propos significatif, et la sanction sans précédent dont il appuyait ces mises en demeure supraterrrestres quoique naturelles et humaines au premier chef.

A-t-on tenté, pour réaliser cet idéal, tout ce qui était possible? Les choes, les désastres réitérés qui secouent et affligent sous nos yeux l'ordre social, se chargent de répondre à la question.

Un abîme vertigineux, noyé de sang, creusé par trop d'iniquités, sépare opprimés et oppresseurs.

Le milliard draine le pécule amassé laborieusement, l'absorbe, le stérilise en je ne sais quelle monstrueuse *mainmorte mobilière* ignorée du passé. Des hordes anonymes, flottantes, tour à tour dupes et complices, servent aux *prépotents* à la fois d'instruments, de terrain d'exploitation, et de masse couvrante pour la conquête dolosive de la richesse produite par le travailleur, et le spolié, réclamant le redressement de ses griefs, ne trouve pas de contre partie. La loi se montre de plus en plus impuissante, tant certaines régions lui deviennent inaccessibles.

Voilà un sombre tableau qui a le triste mérite de ne point offrir d'ombres forcées; aussi faut-il le regarder en face, sans parti pris comme sans faiblesse.

Un nombre de plus en plus restreint de *richissimes* s'est placé au-dessus de la masse des dépouillés et des déclassés. Le contrat social ne les lie qu'en apparence, et leur puissance extralégale est telle, que les gouvernements se voient contraints de compter avec ces *principautés inattendues*.

Si ces positions forcées se maintiennent s'aggravent même, loi d'engrenage à laquelle elles échapperont difficilement, la désagrégation sociale s'accroîtra, rendant la révolution inévitable.

Il ne s'agira plus alors de restauration, mais de salut social. Les révolutionnaires d'action l'ont bien compris : ils visent au changement radical de l'ordre établi par la *socialisation* de la propriété. Sur ce point ils se montrent intransigeants; aucune concession partielle ne les désarme; leur entente internationale est complète. Ce qu'il faut noter, c'est qu'ils regardent le socialisme comme le terme où doit aboutir l'humanité; et s'avouent *la force au service de cette fatalité*, pour eux, inéluctable. Leur mot d'ordre est *matérialisme et violence*; — prêts à accumuler ruines sur ruines, quand le moment sera venu.

Nous, spirites, nous sommes montrés, dès l'origine, évolutionnistes et réformistes, réservant le cadre social dont nous modifions profondément le dessin : nous sommes pour la *mutualité* et la *coopération*, tout en confessant, avec tristesse, qu'au point où en sont les choses, les chances d'une transaction diminuent. Aussi, souhaitons nous ardemment, comme le faisait Allan Kardec, que nos idées gagnent de plus en plus les travailleurs, non pour émousser l'énergie de leurs revendications légitimes, mais pour substituer dans leur âme, à la colère aveugle et destructrice, la volonté qui se possède ; et, après avoir décrété la victoire, la réalise pacifiquement, avec toutes ses conséquences.

Quelques chefs du peuple, qui n'ont pas le cœur systématiquement fermé aux sentiments philanthropiques, voudraient assagir la révolution, tout en restant dans la tradition matérialiste. C'est là une contradiction flagrante ; l'adhésion aux principes du spiritisme leur donnera seule le levier moral indispensable au succès de leurs généreux efforts, au grand profit de l'humanité.

Du pied de la tombe de ce travailleur infatigable que rien n'a rebuté ; de cet ami du peuple, trop peu connu encore de ceux qu'il a le plus aimés, nous leur adressons, du fond du cœur, un fraternel et sympathique appel.

Puisse-t-il ne pas rester sans écho !

Sinon, le cataclysme est certain.

« *La force est l'accoucheuse des sociétés* » a dit brutalement *Karl-Marx*.

Etant donné l'atavisme révolutionnaire, la trajectoire suivie, et la vitesse acquise, les probabilités sont pour la subversion. Cette éventualité critique n'échappe, ni aux gouvernants, ni au clergé, ni à la classe dirigeante. Serrés de près, ils tentent un effort combiné pour changer le lit de la révolution, et faire l'expérience du socialisme d'État voire du socialisme clérical.

On se leurre de l'espoir de gagner du temps, et de discipliner le mouvement par des concessions partielles. La *Couronne* et la *Tiare*, ces deux symboles de l'autorité selon le moyen âge, se concertent pour redemander au passé le plan biblique de je ne sais quelle arche de salut, où, par malheur, la démocratie trop grande, ne saurait plus trouver place.

Afin de seconder cette initiative archaïque, quelques catholiques notables, aussi zélés que prudents, ont fondé l'*œuvre des Cercles ouvriers*, par le moyen desquels ils rêvent d'imposer, au nom d'une religion discréditée, aux patrons, la charité dans la richesse ; aux ouvriers, la résignation dans la misère, sous l'arbitrage du *Cercle* dont ils omettent d'indiquer la sanction.

Le clergé, à la faveur des dernières ombres que projette encore l'ignorance fanatique fruit de son enseignement doctrinal, favorise, de toute sa puis-

sance d'intrigue, les tentatives contre-révolutionnaires. Mais, pour le plus grand nombre, la lumière est faite d'ores et déjà.

L'histoire a appris au peuple qu'alors que la *Constitution de 91* ne demandait au prêtre que d'être bon citoyen, le clergé, sur un signe du Roi et du Pape, a déchainé, sur la France envahie, la plus criminelle des guerres civiles.

Elle a montré l'Histoire, qu'après 48, le corps ecclésiastique, rallié d'apparence à la République, a été le fauteur de la restauration impériale.

Et c'est à la clarté de l'Histoire que le peuple, à tort ou à raison, ne veut plus voir, dans les gouvernements, que le *pouvoir exécutif des classes dirigeantes*; et, dans le clergé, que leur allié intéressé. Certes, il y a, parmi les prêtres et les riches, des philanthropes amis du peuple.... en trop petit nombre pour changer la caractéristique de leur classe.

A ceux-là les spirites disent: *adjurez vos pairs de renoncer aux faux-fuyants aux demi-mesures, au maintien à tout prix de leurs avantages : l'heure vient d'une seconde nuit du 4 août, pour l'abandon sans retour des exceptions antisociales; sinon, la force incoercible et invisible — providentielle, comme eux-mêmes la nomment, — qui règle l'initiative des habitants de la terre, en n'y tolérant pas d'infraction définitive à la loi naturelle, soulèvera le flot des opprimés; et l'obstacle aura disparu.*

Serons-nous entendus?...

Si les grands restent sourds, il n'en est pas de même des déshérités, l'organisation démocratique du spiritisme en Belgique, la parole significative du délégué Belge, M. *Pavlsen*, à notre congrès spirite et spiritualiste international, en sont la preuve éloquente.

Toute philosophie digne de ce nom est, on peut le dire, le condensateur de la force intellectuelle et morale nécessaire pour chaque pas en avant de l'humanité.

La Révolution française, dont nous nous glorifions d'être les fils et les continuateurs, a été la traduction en lois, par les assemblées politiques du temps, des doctrines philosophiques du XVIII^e siècle. Comment, malgré leur réelle valeur, n'ont-elles pas déblayé, affermi définitivement le terrain social? C'est qu'un code ne vaut que par l'acquiescement réfléchi, effectif de tous les citoyens.

La brillante philosophie du XVIII^e siècle, régnant des grands seigneurs et des bourgeois lettrés, passait par dessus le peuple, manquant pour se l'assimiler de l'éducation préalable.

Que cet exemple ne soit pas perdu pour nous. Notre tâche à nous spirites, est celle d'éducateurs du peuple par la plus large diffusion de notre philosophie, anti-matérialiste et positive à la fois. Notre devoir, selon une expres-

sion de *Michelet* , notre historien national, c'est de créer dans le peuple *le sujet vivant de la loi* à venir. Il faudra nous efforcer, à l'exemple d'Allan Kardec, le grand *Précurseur* , de bannir de plus en plus, de notre Ecole, *l'abstraction et le mysticisme* ; afin que lors de la traduction en lois civiles et politiques des doctrines de la philosophie spirite, le peuple tout entier, sans restriction, soit à même d'être de cœur et d'intelligence avec ses mandataires. C'est ainsi que l'humanité terrestre arrivera à ajouter, à sa loi concrète, un chapitre complémentaire de la loi immanente qui régit l'humanité visible et invisible, à tous les stades de son évolution, dans le temps et dans l'espace.

Ce sera l'enfantement des temps nouveaux dont la gestation douloureuse dure depuis un siècle.

Nous n'avons pas à ajouter que tous nos vœux, et nos efforts, sont pour l'évolution par la liberté dans la paix. Mais, évolution ou révolution, notre tâche restera la même. — Sachons être à sa hauteur !

Que tout spirite, outre la propagande directe, adhère au comité de propagande dont notre Congrès de 1889 a décidé la création. Organes de transmission de la force néo-spiritualiste, élevons si haut la lumière de la vérité qu'elle dissipe, à jamais, les ombres où gémissent les trop nombreux déshérités nos frères, brisons les chaînes de ces derniers détenus de la *Bastille sociale* ; réhabilitons *l'homme dans le Misérable* , restituons-lui sa dignité imprescriptible, avec la conscience de sa véritable nature, et de son immortelle destinée. — Telle est la voie pour honorer, comme elle le mérite, la mémoire d'Allan Kardec, en faisant fructifier son œuvre ; et pour bien mériter de l'humanité.

Commandant DUFILHOL.

Officier supérieur en retraite, Membre de la Ligue française du droit des femmes, et de la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté.

DISCOURS DE M. CAMILLE CHAGNEAU

Mesdames, Messieurs : Il est difficile de nous trouver réunis entre spirites, en cette occasion solennelle, sans nous reporter par le souvenir vers le fait saillant de l'année passée : le Congrès international spirite et spiritualiste.

De toutes les contrées du monde, comme de toutes les nuances du moderne immortalisme, il s'est produit un afflux vers un point de concentration, et de toutes les forces un instant rassemblées il est résulté une empreinte, qui fait époque.

Le mouvement nouveau qui arrache la pensée humaine au courant transitoire du néantisme s'est vigoureusement accentué, d'autant plus que pour ce coup de collier d'une importance toute spéciale, parmi les fêtes de notre

grand centenaire, il avait été fait appel à tous les groupements qui luttent pour la cause de l'immortalité, en s'appuyant plus ou moins sur le témoignage des phénomènes.

L'alliance que nous avons vu se réaliser en cette circonstance constitue un des principaux caractères de cette grande manifestation ; et il n'est peut-être pas inutile, — aujourd'hui que nous sommes entre spirites, spirites des différents groupes, — de considérer, d'une part, le bien qui résulte de cette alliance, et, d'autre part, le soin qui nous incombe de nettement sauvegarder l'autonomie et le rang du spiritisme dans le mouvement contemporain.

Parmi les alliés qui partagent avec nous l'honneur du Congrès de 1889, il faut compter tout particulièrement les modernes-spiritualistes (qui n'admettent pas la réincarnation) et les occultistes de toutes écoles (théosophes, kabbalistes, etc.).

Entre les modernes-spiritualistes et les spirites, il s'est produit un rapprochement de fait, qui ne peut avoir que d'heureuses conséquences. Un chaleureux échange de sympathies s'est manifesté ; et, malgré les pronostics pessimistes de personnes honorables qui, malheureusement, n'ont pu suivre les événements que de loin, trop loin des magnétismes assimilateurs, — on peut affirmer que les bonnes paroles et les cordiales poignées de mains ne seront pas perdues, et que, de part et d'autre, on pourra attendre en frères le moment où de nouvelles lumières dissiperont les ombres des divergences. D'ailleurs, n'avons-nous pas, les uns et les autres, une communauté de préoccupations et de pratiques qui nous unit suffisamment déjà, puisque, de part et d'autre, nous avons à cœur de démontrer l'immortalité par le fait, puisque, de part et d'autre aussi, nous sommes convaincus d'avoir bien affaire à nos morts aimés dans le phénomène de la médiumnité ? Spirites et spiritualistes ont trop de points qui les rapprochent, pour ne pas marcher côte à côte, en amis, en attendant de se comprendre plus parfaitement.

Quant aux occultistes, la question est plus complexe et demande un peu plus de développements. Nous devons tout d'abord rendre hommage au concours dévoué qu'ils ont apporté à l'œuvre commune. Je reste dans les termes généraux, et je désire ne pas faire de personnalités. Le spiritisme a été de leur part l'objet d'un respect et d'un soutien auxquels il n'avait pas toujours été habitué.

Ceci est d'un bon augure si nous savons bien déterminer la situation réciproque des deux mouvements spirite et occultiste, et si l'on sait maintenant les proportions où leur alliance est équilibrée et honorable pour l'un comme pour l'autre.

Beaucoup de spirites, — et, je l'avoue, je suis du nombre, — ont long-

temps pris ombrage des tendances autoritaires que manifesta la théosophie, lorsqu'elle fit son apparition parmi nous. Depuis ce moment, de nouvelles écoles occultistes ont pris rang; et c'est peut-être de leur contre-poids qu'est résulté un élément mixte beaucoup plus conciliant.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que de tous côtés, particulièrement dans les milieux d'une culture raffinée, on se préoccupe d'exhumer les secrets de la science antique et de lever les voiles des mystérieuses initiations. C'est là un travail des plus intéressants, je me plais à le reconnaître; c'est un travail qui peut devenir des plus féconds s'il sait se borner dans son rôle; mais — qu'on me permette toute ma pensée — c'est un travail qui serait peut-être quelque peu dangereux pour le progrès moderne s'il venait à submerger les jeunes pousses de celui-ci.

Toute la question est donc une question d'équilibre; et pour le spiritisme, conçu de la manière la plus large, il importe de déterminer nettement sa position, pour que l'essentiel de ce qui le caractérise ne puisse être compromis en aucun cas par l'influence des sciences similaires.

Eh bien, ce qui caractérise essentiellement le spiritisme, à quelque nuance qu'il appartienne, c'est la certitude de l'immortalité basée sur le phénomène; c'est le fait de causer familièrement avec les esprits, par l'intermédiaire de la médiumnité; c'est la communication pratique et fraternelle entre les incarnés et les désincarnés; c'est la collaboration de l'invisible avec le visible; c'est la reconstitution des liens brisés par la tombe; c'est la consolation par la correspondance réelle; c'est la solidarité des vivants et des morts par la mise en œuvre d'une force naturelle, enfin dévoilée.

Pour le spirite, le fait est primordial. La conception ne vient qu'après. Le spirite n'accepte pas qu'on lui dise *a priori* : « Les invisibles qui communiquent avec toi sont des êtres inférieurs ou de vaines dépouilles dépourvues d'intellectualité. Quant à ceux qui seraient dignes de ton évocation, ils sont trop haut pour descendre jusqu'à toi. » Le spirite expérimente, il observe, il fait appel à son jugement, et il se dit : « Ceci est bon et beau; ce ne peut être une âme méchante et grossière, ce ne peut être non plus une coque vide qui parle ainsi; donc les grandes et bonnes intelligences peuvent venir jusqu'à moi, et il y a chez les morts une force intrinsèque de direction qui domine toutes les forces ascensionnelles de l'esprit : cette force, c'est l'amour, — que ce soit l'amour d'un être, l'amour d'un groupe, d'une famille, d'un pays, ou que ce soit l'amour de l'humanité. »

Pour le spirite, entre une doctrine ancienne, — si imposante qu'elle soit dans sa synthèse, — et un fait d'expérience vivante, il n'y a pas à hésiter : s'il arrive que la concordance n'existe pas, c'est la doctrine qui est erronée par quelque point.

Que les occultistes nous concèdent que leurs enseignements ne sont pas infailibles, et que le phénomène prime la théorie, c'est tout ce que nous leur demandons pour être d'accord avec eux.

Dès lors, sur cette base, il y a lieu de considérer ce que signifie le mouvement occultiste, quel rôle il remplit dans l'évolution actuelle des idées et quel est son rapport avec le mouvement spirite.

Pour cela, regardons l'Humanité comme un être. Ni les Humanités, ni les hommes ne sont chose d'un moment. De même qu'un être humain se compose de la série de ses âges, de même qu'un esprit se compose de la série de ses existences ; — de même une Humanité, à quelque moment qu'on la prenne, se compose de la série entière de ses époques. Le présent est chose si fugitive que pour une Humanité, de même que pour un homme, être ne serait rien si la vie se bornait au présent sans embrasser le passé et aspirer à l'avenir. Donc, nous sommes d'autant plus en possession de notre être que nous retrouvons davantage notre passé et que nous pouvons mieux prévoir notre avenir. Il importe donc à l'Humanité, pour accomplir le pas décisif qui doit en faire un être adulte, un être collectif conscient, de retrouver sa science antique jusque dans ses secrets les plus profonds ; il lui importe de reconstituer tout son passé pour en faire la base de son nouvel effort, mais seulement autant que l'examen du présent lui permet d'en consacrer les matériaux. Le présent doit nécessairement apporter quelque chose de plus ; s'il consacre les matériaux du passé, il doit les perfectionner ; s'il en trouve qu'il reconnaisse entachés d'erreur, il doit les rejeter ; enfin le présent a ses matériaux à lui, formés de son propre travail ; et, pour que l'ensemble de l'œuvre soit bon, il faut que tout cela s'harmonise sans que rien des modernes découvertes soit sacrifié au prestige du passé. Dans le contrôle de l'aujourd'hui et de l'autrefois, c'est le présent qui a le pas sur l'antiquité, pourvu qu'il s'avance avec l'argument du fait.

Pourtant, objectera-t-on, c'est bien peu de chose que le présent, même avec le cortège des plus proches années qui le précèdent ; c'est bien peu de chose, presque rien à côté de toute l'accumulation du passé. Mais il faut dire que ce « presque rien » dégage une virtualité extraordinaire, car ce presque rien c'est de la vie à l'état de réalisation, tandis que le passé c'est de la vie déjà réalisée. Une métaphore empruntée à la chimie me fera mieux comprendre. On connaît l'activité toute particulière des corps à l'état naissant. Eh bien, on pourrait dire que le présent, c'est de la vie à l'état naissant ; et c'est dans cette virtualité spéciale, prodigieuse, qu'il puise la force de contrôler le passé, de le marquer de son empreinte, de le modifier pour l'accroître ; c'est là qu'est le secret des idées qu'on salue sous le nom d'idées nouvelles ; c'est là, — dans la virtualité de l'état naissant des époques suc-

cessives, — qu'est le secret de cette puissance qui déborde tous les absolus et qu'on appelle le Progrès.

Oui, tout notre passé est partie de notre individualité; mais le *point d'action*, c'est le présent. Le passé est vaste, mais immobile, — tandis que le présent, *actif*, détermine la combinaison nouvelle, la création, — en un mot : le *progrès*.

Voilà pourquoi est si puissant ce qui est moderne, bien que, comme masse, ce soit si peu de chose en comparaison de toutes les anciennes réalisations accumulées par les âges.

Par ces considérations d'ordre général, je crois avoir envisagé implicitement ce que signifie le mouvement occultiste, quel rôle il remplit dans l'évolution actuelle des idées, et quel est son rapport avec le mouvement spirite.

Le travail des occultistes signifie une reconstitution des connaissances antiques. Relativement à l'évolution actuelle, ce travail a comme portée de rendre à l'humanité cette partie de la plénitude de son être qui comporte toutes ses phases passées. Enfin le spiritisme qui, lui, est chose moderne, chose à l'état naissant, possède, *de par l'expérience récente et multiple*, de par le fait vivace et spontané, une virtualité intense contre qui nulle parole ancienne ne saurait prévaloir. L'occultisme, s'il renonce à l'absolu, peut devenir la base des travaux du progrès; mais, quant à la force vive de ce progrès, c'est le spiritisme qui la porte en lui, car c'est lui qui marche de l'avant, c'est lui qui découvre quelque chose de nouveau en ne faisant plus des vivants et des morts qu'une seule et même Humanité solidaire, en embrasant la terre et l'espace de l'aurore d'un même et immense amour.

Mesdames et Messieurs, j'ai voulu m'inspirer des sentiments amicaux que nous devons à nos alliés du Congrès, en cherchant, le plus fraternellement possible, le rapport qui peut exister entre leurs travaux et les nôtres. Je ne sais si j'aurai réussi à rendre ma pensée assez claire; mais j'ai fait de mon mieux et je crois avoir obéi à un devoir en cherchant ce rapport. Je me suis efforcé de voir la question avec le plus sincère esprit de rapprochement, en sondant le rythme et l'harmonie qui président aux travaux complexes de l'humanité. Je me suis pénétré de la loi des antinomies, des antithèses se résolvant en synthèse, pour entrevoir le vrai point de contact et de fécondation de deux œuvres différentes : l'une, le *spiritisme*, ayant pour point de départ la collaboration avec les désincarnés et la libre recherche expérimentale; l'autre, l'*occultisme*, remettant à l'ordre du jour les résultats acquis depuis de nombreux siècles dans des sanctuaires mystérieux, mais se préoccupant fort peu de modifier ce qu'il pourrait contenir d'imparfait. — L'œuvre spirite, ai-je pensé, part du fait, elle est *ascendante*, sa direction

est dans le sens de ce que les occultistes appellent l'évolution. L'œuvre de ces derniers, au contraire, part du principe, elle est *descendante*, sa direction est dans le sens de ce qu'ils appellent l'*involution*. De ces deux œuvres, de ces deux antithèses, peut résulter une synthèse féconde, si leurs autonomies respectives sont suffisamment sauvegardées. Voilà pourquoi, appartenant au spiritisme, il m'a paru utile d'envisager la situation réciproque du mouvement spirite et du mouvement occultiste, et de faire ressortir combien le spiritisme, avec son génie particulier, est nécessaire, comme élément autonome, au progrès de l'Humanité.

Ce faisant, je crois avoir implicitement rendu hommage à Allan Kardec, à ce grand travailleur toujours en progrès sur lui-même; et, en m'exprimant comme je viens de le faire, je suis persuadé d'être en conformité d'idées avec l'auteur de la *Genèse* lorsqu'il écrit : « Comme moyen d'élaboration, le spiritisme procède exactement de la même manière que les sciences positives, c'est-à-dire qu'il applique la méthode expérimentale. Des faits d'un ordre nouveau se présentent qui ne peuvent s'expliquer par les lois connues; il les observe, les compare, les analyse, et des effets remontant aux causes, il arrive à la loi qui les régit. » C'est ce que j'ai essayé de répéter en d'autres termes, en disant : « L'œuvre spirite part du fait, elle est ascendante. »

Ce n'est donc point sans raison que j'ai envisagé, en cette réunion de famille consacrée à Allan Kardec, la situation du spiritisme vis-à-vis de sciences similaires qui procèdent d'une méthode inverse; car le spiritisme a sa caractéristique essentielle dans la méthode expérimentale des temps nouveaux, dans la méthode positive qu'Allan Kardec lui-même a proclamée, surtout dans ses dernières œuvres; et pour moi je tiens à honneur de ne pas l'oublier, au moment où je me joins à vous pour apporter à ce vaillant pionnier ma part de vénération et de reconnaissance.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

DISCOURS DE M. BOUVERV

Mesdames, Messieurs : Il y a deux ans, à cette même place, fut exprimé le vœu de réunir toutes les écoles spirites et spiritualistes dans un même groupe supérieur ayant, comme principes communs, ces deux points de doctrine : l'immortalité de l'âme et les communications entre les vivants et ceux qu'on appelle les morts. L'idée germa, grandit, porta ses fruits. Le Congrès qui nous réunissait en septembre dernier en est la preuve la plus éclatante. L'étonnement, la stupéfaction qu'il produisit dans le monde de la philosophie et de la science en est une autre. Il fallut bien que nos adversaires vinssent à résipiscence, reconnussent que nous n'étions plus une

quantité négligeable, une bande de charlatans ou de déséquilibrés. Nous traiter plus longtemps comme on avait coutume de faire, c'eût été gravement exposer ce prestige qu'on fait si volontiers miroiter aux yeux du public naïf.

Des résolutions sages et pratiques ont été prises au Congrès, pour faciliter la diffusion de nos idées, comme aussi pour augmenter la somme de nos lumières, le spiritisme étant par essence perfectible et progressif.

Un grand mouvement s'est produit en notre faveur. Le livre, le journal, s'occupent des questions auxquelles nous nous intéressons. La conspiration du silence a disparu, les railleries aussi. On commence à comprendre que nous sommes quelque chose. D'autre part, les occultistes s'organisent, se constituent en société pour l'étude pratique, pour la propagation par la parole de leurs idées. Et nous spirites ? Certes, le moment est favorable. Le vent enflé nos voiles. Mais où sont les pilotes ? Laisserons-nous passer le temps favorable ? Attendrons-nous que notre œuvre s'accomplisse toute seule ? Les occultistes nous offrent des conférences familières où ils répondent de leur mieux aux questions qui leur sont posées. Avons-nous quelques organisations analogues ? Et cependant que de questions auxquelles il nous faudrait pouvoir donner satisfaction ! Le nombre des hommes de bonne volonté est considérable. Ils voudraient voir, ils voudraient croire. Mais où sont les faits, les preuves scientifiques que nous pouvons offrir à leur légitime curiosité ? Les médiums nous manquent. Et si l'on nous réclame des éclaircissements sur les divergences qui nous séparent des occultistes, quels sont ceux d'entre nous qui les donneront ? Nous voyons des esprits partout, dans les faits médianimiques.

Certains théosophes, au contraire, tel que M. Mac-Nab, enseignent que le périsprit, sans l'esprit, est la cause unique de presque toutes les manifestations. « Il est, nous dit-on, conscient, capable de volitions, de raisonnements, de jugements, et même de faire des opérations d'arithmétique, comme dans les deux cas de Mondeux et d'Inaudi ».

Et non seulement l'esprit ou corps astral, cet « Inconscient », aidé parfois de ce que nos amis appellent l'élémental, ou partie inférieure de l'esprit évoqué, « veut, raisonne, calcule ; mais, à l'occasion, il se dégage du médium, se condense et se matérialise ».

Si cela était, toutes nos expériences se réduiraient à bien peu de chose, nos espérances seraient des illusions. Le monde des esprits, dont nous nous croyons entourés, serait tout simplement le monde des élémentaires, enveloppes ou forces périspirales, formées des acquisitions incarnatives, et dont l'esprit se serait dépouillé pour s'élever dans un Empyrée... inaccessible à l'esprit incarné.

Dans ces conditions, nos chers invisibles, ne seraient-ils pas de véritables morts pour nous, puisque les deux mondes seraient séparés l'un de l'autre par je ne sais quelle barrière infranchissable ? Vouloir les faire redescendre sur la terre, de la sphère supérieure vers laquelle ils auraient pris leur vol, serait une impossibilité, et, à supposer que cette impossibilité n'existe pas, ce serait presque un crime, étant donné le danger qu'ils courraient au milieu des élémentaires qui, sans cesse, flottent autour de nous — vrais vampires pour l'esprit désincarné, et dont les hommes, au dire de certains de nos amis, peuvent se servir pour la magie noire.

Mais les choses sont-elles réellement ainsi ? Nos amis n'ont pas la sotte prétention d'être infaillibles ; ils cherchent comme nous, et ne veulent que la vérité.

Quoi qu'il en soit, il y a là une question à éclaircir. Car, douteuse comme elle l'est, par suite des affirmations de certains occultistes, elle pourrait devenir une arme sérieuse entre les mains de nos adversaires religieux, en justifiant l'accusation qu'ils ont toujours portée contre nous..., qui est de pactiser avec le principe du mal. D'autre part, les matérialistes y trouveraient de puissants arguments soit pour nous combattre, soit pour étayer leurs théories.

Il se peut que nous, spirites, nous soyons parfois trop crédules, que nous voyions trop facilement les âmes de nos morts partout. Mais ne vouloir les voir presque nulle part, ainsi que font certains de nos amis les théosophes, est une autre erreur non moins grande. Ici, comme ailleurs, la vérité n'est ni dans un extrême, ni dans l'autre, mais dans un juste milieu. La difficulté, c'est d'établir ce milieu, c'est de faire le départ entre les erreurs et la vérité. Un seul moyen s'offre : l'expérimentation. Quelle est la part qui revient à l'esprit ? quelle est celle qui revient au corps astral ou périsprit ? C'est ce qu'il importe de chercher. C'est ce que nous trouverons : car théosophes, occultistes, swédenborgiens, spirites, etc., nous sommes tous unis pour la conquête de la vérité, de toute la vérité.

Mais ce n'est pas en nous endormant que nous réaliserons ce progrès. Les occultistes ont fondé un centre d'études. Il est indispensable que nous imitions leur exemple. Les hommes de valeur, si nombreux dans nos rangs, devront se grouper dans un but supérieur de propagande et de recherches, nous n'avancerons à rien sans cela. Ai-je besoin de dire que pour entreprendre une étude sérieuse, un point des plus importants, c'est de se préoccuper du développement régulier normal de médiums qui nous font si grandement défaut à l'heure actuelle ?

Non seulement il convient de former des médiums, il faut encore les mettre en garde contre les écueils où leur médiumnité pourrait venir se

briser. Les dangers sont de deux sortes : physiques et moraux. Il faut les faire connaître si l'on veut qu'ils soient évités.

Les premiers disparaîtront par une sage intervention du magnétisme qui en même temps hâtera et achèvera le développement de la médiumnité, et aussi par l'observation des règles qui ont été si sagement indiquées par notre ami Papus dans sa conférence à la librairie spirite. Mais pour faire pénétrer ces idées dans tous les milieux spirites, ce ne sera pas trop de toute la bonne volonté des hommes compétents en ces matières.

Les dangers moraux sont moins faciles à vaincre. C'est que l'ennemi à combattre est des plus puissants : c'est l'amour-propre mal appliqué. Orgueil, suffisance ! que de médiums se sont perdus par là ! On se figure être dans le vrai, parce qu'on obtient des signatures de personnages éminents. On ne voit pas qu'on est dupe de soi ou des autres. Ecouter un bon conseil, apprendre la défiance, être en garde ! C'est trop leur demander. N'ont-ils pas Saint-Louis, Allan Kardec et autres grands esprits ? Et tout va de travers. Et l'on ne sait souvent, à qui s'adresser pour une expérience sérieuse.

La médiumnité est le plus enviable, et sera un jour le plus envié des sacerdoces. Mais à condition que le médium se prête à des expériences réellement scientifiques et qu'il soit à l'abri de tout reproche : noblesse oblige. Voici comment s'exprime M. J. Lermina à ce sujet (ces paroles ont été reproduites par M. Metzger dans son article : Médiums et médiumnité dans le *Moniteur spirite* du 15 février 1890) : « Son acquisition, nous dit-il, en parlant de la médiumnité des Mahatmas, a pour condition première la conception de la charité, de l'amour d'autrui, du sacrifice, en leurs acceptions les plus profondes. Toute science donne puissance. La nôtre ne donne puissance que pour le bien... de l'humanité tout entière. S'il pouvait arriver, ce qui est impossible, qu'un de ceux qui le possède conservât une pensée d'intérêt personnel, par ce seul fait il ne serait qu'un ignorant, et il retomberait plus bas que le plus bas des parias et des esclaves. » Impossible de tracer un portrait plus beau de ce que devrait être le vrai médium. Souhaitons qu'il se réalise en un très grand nombre d'exemplaires.

Mais le centre d'études n'aurait pas que cette seule tâche à remplir. Il y en a une autre plus délicate peut-être, car il s'agit de combattre certaines théories fausses et dangereuses auxquelles commencent à sacrifier quelques-uns de nos meilleurs amis.

Ici et là, en France, comme à l'étranger, on s'applique à des pratiques qui ont pour but d'annihiler, de détruire l'homme en tuant en lui ses meilleurs instincts et les passions qui le poussent à l'action et au progrès. Tels les fakirs dans l'Inde. Or, c'est là une tendance funeste contre laquelle nous élevons de toute notre énergie.

Les hommes qui sont à la tête du mouvement méritent tout notre respect. *Leurs actes ressemblent à leurs paroles, chose peu commune sur notre terre...* Et leur but, c'est l'altruisme dans ce qu'il a de plus élevé. Mais persuadé qu'ils font fausse route, je n'hésite pas. Ah ! certes je comprends que les excès du matérialisme à outrance ait révolté leur délicatesse et que, écœuré du spectacle de « *la bête humaine* » qui étale cyniquement ses vices et ses hideurs dans nos rues, dans le journal, dans le livre, sur les théâtres, ils aient senti le besoin de réagir contre cet abaissement de l'homme. Je le comprends, sans approuver toutefois l'excès en sens contraire. Les théories qu'ils nous apportent ne sont pas pour notre monde actuel.

A quoi pourraient-elles aboutir, sinon à faire de l'humanité une société de mystiques ? Mépriser tout ce qui fait le prix de la vie, ce serait nous ramener, par une autre voie, vers l'ignorance, les ténèbres, les abus qu'on prétend corriger.

Apôtres convaincus, ces chers amis voudraient nous faire prendre en haine la matière et le corps. Ils oublient que mépriser le corps pour n'exalter que l'esprit est aussi faux que rabaisser l'esprit pour n'adorer que la matière.

Nous sommes, de par les lois divines, composé de corps et d'âme, l'un et l'autre ont droit à notre sollicitude. C'est faux zèle et fausse compréhension de vouloir trop mater la partie dite inférieure de notre être. Rappelons-nous : *qui veut faire l'ange fait la bête*. L'idéal, ce n'est pas d'anéantir le corps, mais d'élever assez haut l'esprit, pour qu'il puisse diriger librement et avec sagesse les instincts et les puissances qui sont en nous, vers le bien qui nous est proposé.

L'homme ayant, comme l'âme de Platon, deux ailes : celle de l'esprit et celle du corps ; s'il n'y en a qu'une qui bat, il ne pourra jamais s'élever jusqu'à la pleine connaissance de la vérité. Il y aura désharmonie en lui, aussi longtemps qu'un des deux principes composants exercera son empire au détriment de l'autre.

Mesdames et Messieurs, il est de notre devoir de réagir contre de pareils entraînements, de dire à ces frères, victimes d'une fausse idéalité, qu'ils se trompent, qu'en voulant s'élever au-dessus de l'humanité, ils risquent de tomber au-dessous d'elle.

Ils veulent la perfection. Montrons-leur qu'elle ne se trouve pas là où ils la cherchent, mais dans l'accomplissement de tous les devoirs que nous impose notre organisation actuelle.

A l'œuvre afin que l'harmonieux concert de l'esprit, du cœur et des sens, établisse définitivement son règne dans l'humanité terrestre.

Là est le devoir, là est la vérité.

Je forme donc le vœu suivant :

Pour honorer, non pas seulement par des paroles, mais aussi par des actes, notre cher Allan Kardec, fondons à Paris, avec tous les hommes marquants du spiritisme, qui n'ont qu'un but, la lumière par tous et pour tous, une Société d'études pour défendre, pour purifier, pour améliorer notre belle philosophie, pour la rendre de plus en plus scientifique, pour en faire, en un mot, le monument achevé et sublime, rêvé et entrevu par notre grand initiateur.

J. BOUVÉRY.

SIMPLE QUESTION

Quelques-uns de nos amis se préoccupent, comme moi, des prétentions de l'occultisme, et, tout en rendant justice au talent, souvent remarquable, avec lequel ces prétentions sont présentées, ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître qu'il y a là un danger pour notre doctrine. Il suffit de lire certains discours prononcés, le 31 mars dernier, sur la tombe d'Allan Kardec pour s'apercevoir que je n'exagère pas en parlant ainsi.

Le groupement des forces spiritualistes diverses se liguant contre la science officielle est sans doute une bonne chose. Il ne faudrait pourtant pas, à mon avis, que les spirites fussent mis au second plan par leurs nouveaux alliés. J'ai montré, dans les derniers numéros de cette *Revue*, quel cas fait de nous M. Donald Mac-Nab. Or, M. Mac-Nab est une personnalité très bien posée dans le monde de l'occultisme. On y fait — avec raison, je me plais à le croire — grand cas de ses travaux. Dans sa *Magie pratique*, ouvrage très intéressant, mais qui ne conclut pas, M. Jules Lermina cite plusieurs expériences de M. Mac-Nab. M. Papus, un ami des spirites auxquels il a fait une conférence il n'y a pas bien longtemps, parle aussi des recherches de M. Mac-Nab. On peut lire, en effet, dans le n° de mars dernier du *Journal du Magnétisme*, les lignes suivantes consacrées à l'Occultisme :

« L'occultisme, dit M. Papus, admet la réalité de tous les phénomènes « qui se produisent dans les séances du spiritisme. »

« Cependant la kabbale (tradition occultiste occidentale) enseigne que les « esprits eux-mêmes produisent très rarement ces sortes de phénomènes. Ce « sont des forces naturelles dotées d'une certaine intelligence qui agissent « le plus souvent en s'alliant à la vitalité des assistants et en réfléchissant « leurs idées comme un miroir psychique. Cette théorie kabbalistique a été « reprise dans ces derniers temps et défendue expérimentalement par « Donald Mac-Nab. »

Il est vrai que dans le même journal (n° d'avril), M. Papus consacre un article élogieux au spiritisme, qui nous montre, dit-il, « une doctrine scien-

« tifique et morale des plus élevées qui a droit à tous nos respects et mérite, à juste titre, d'attirer sérieusement l'attention des expérimentateurs ».

Assurément la phrase est flatteuse, mais j'aimerais mieux connaître le fond de la pensée de ces mêmes expérimentateurs, aussi bien, par exemple, que nous savons ce que pense du spiritisme M. Mac Nab.

En résumé, il serait bon de savoir si les écrivains de l'ancien *Lotus rouge*, ceux du nouveau *Lotus bleu*, de la *Revue théosophique*, de l'*Initiation* — laquelle compte, fait remarquer M. Papus, « parmi ses cinquante rédacteurs, plusieurs spirites distingués » et aussi, ajouterai-je, quelques catholiques fervents — il serait bon, dis-je, de savoir si les spiritualistes qui rédigent ces différentes publications croient aux manifestations des *Esprits* ou seulement à celles des *Elémentaires*, ou bien enfin aux manifestations simultanées des uns et des autres ?

Dans ce cas, je me permettrai d'adresser à Messieurs les Occultistes une simple question, qui m'est inspirée par la phrase, reproduite plus haut de M. Papus :

Puisque la kabbale enseigne que les *Esprits eux-mêmes produisent très rarement les phénomènes*, l'Occultisme, qui semble bien connaître les mystères de la kabbale et de la magie, pourrait-il nous indiquer le moyen de savoir dans quels cas, les faits dits spirites, sont produits par les *Elémentaires* et dans quels cas ils sont l'œuvre des *Esprits* ?

Nous serions tous bien aises d'être fixés à cet égard et je suis persuadé que, les lecteurs de la *Revue spirite*, accueilleraient avec reconnaissance les explications qui leur seraient fournies sur ce point délicat. ALEXANDRE VINCENT.

Errata. — *Théorie de l'Inconscient* (n° du 1^{er} mai de la *Revue*), page 194, ligne 18, au lieu de : Pendant la vie éternelle, lire : pendant la vie charnelle, Même page, dans la note placée au bas, au lieu de : cette fondation, lire : cette publication. Page 198, ligne 15, au lieu de : nous continuons, lire : nous continuerons.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 1^{er} avril 1890. — Membres présents : Mmes Raymond Pognon et Dieu ; MM. E. Vincent, Puvis, Papus, Auzanneau, Bouvery, Carlos Libert, Mongin, P.-G. Leymarie, Warchawsky.

1^o Il est demandé que, pour bien connaître la situation et prendre des décisions, l'état de la Caisse soit établi après avoir payé le vol. du compte-rendu du Congrès.

2° Il est décidé que, avant toute autre chose, nous devons faire la plus active et la plus large des propagandes, à l'aide de brochures à bon marché; pour cette fin, il est nécessaire de s'adresser aux écrivains spirites, aux hommes d'initiative qui nous aideront efficacement à réaliser cet objectif principal.

3° Le compte rendu du Congrès ayant paru, cet objectif sera mis à l'ordre du jour du mois de mai prochain.

4° Les journaux et revues spirites, en publiant ce procès-verbal, sont priés de dire aux lettrés d'adresser au Comité de propagande, 1, rue Chabanais (librairie spirite), leurs manuscrits, ou l'énoncé de leurs projets de brochures qui désirent avoir pour objectif la propagation la plus large de la cause.

5° Le Comité compte bien, par nos membres correspondants et leurs carnets à souche, recevoir de nos adhérents, spirites et spiritualistes, les sommes nécessaires à l'impression des brochures que nous avons en vue.

6° Il est parlé d'une société pour la formation de médiums; il est décidé qu'un appel sera fait à tous les chefs de groupe, aussi, à toutes les personnes de bonne volonté.

7° Il est parlé de conférences publiques à faire, soit à Paris, soit en province et à l'étranger; pour réaliser ce projet, il faut le nerf de la guerre, ou des conférenciers de talent ayant une fortune personnelle, exception sur laquelle le Comité ne peut compter. Nous sommes organisés à peine, et pour compléter cette organisation, nous comptons sur le dévouement de tous nos amis.

Séance du 16 mai 1890. — Président : M. Leymarie; Secrétaire : M. Laurent de Faget; Membres présents : Mmes Dieu, Poulain et Raymond Pognon; MM. Bouvery, capitaine Boulle, Carlos Libert, Papus, Boyer, Chaigneau, Puvis, Warchawsky, Mongin.

Le président donne lecture de la correspondance. MM. Mongin, Déchaud, Gardy, Lovera, Monclin, Martin, Cadaux, Palazzi, Paulzen, témoignent d'un grand intérêt pour la propagande spirite. Chacun d'eux donne son idée, indique la part prise par lui à la coopération active. Les carnets de souscription sont très bien accueillis partout et il y a lieu d'espérer que les fonds recueillis seront importants.

Cependant, plusieurs de nos frères et, en particulier, M. Sausse, de Lyon, trouvent ces carnets trop volumineux : 25 ou 50 feuillets, au lieu de 200, eussent été suffisants. Mme Pognon et M. Warchawsky insistent sur ce

point, car il serait plus facile de porter dans sa poche de plus petits carnets, et cela vaudrait mieux aussi pour accélérer la souscription sur plus de points à la fois. M. Leymarie répond qu'on pourra diviser les carnets existants pour donner satisfaction aux désirs exprimés.

Plusieurs membres demandent que les carnets soient accompagnés de l'appel aux spirites dont il avait été question dès le principe, appel indiquant très clairement le but poursuivi par le Comité de propagande et donnant les motifs de la souscription projetée. MM. Leymarie, de Faget, Bouvery, sont chargés du libellé de cet appel.

Le Comité croit qu'il serait bon d'ajouter à cet envoi une brochure qui résumerait la philosophie spirite et rendrait compte des faits médianimiques obtenus jusqu'à nos jours. Cette thèse est soutenue par Mme Pognon, MM. Bouvery et Laurent de Faget.

Le Comité décide que chacun de ses membres étudiera la question et à la prochaine séance (10 juin), apportera le plan de cette brochure suivant ses propres inspirations; elles seront ensuite comparées et modifiées par le Comité. Après quoi, et ce sommaire de la brochure établi, ce petit ouvrage pourra être mis au concours.

M. Martin, de Bruxelles, demande qu'on lui envoie encore des carnets à souche. Il annonce qu'il fera, le 1^{er} juin, dans le bassin de Charleroi, une conférence sur la fédération spirite et le Comité de propagande.

Le Comité remercie nos amis de Paris, de la province et de l'étranger de tous les efforts qu'ils font pour assurer le succès de notre entreprise.

Il est décidé, pour le volume : *Compte rendu du Congrès spirite et spiritaliste de 1889*, que tous les souscripteurs qui désireront le recevoir à domicile auront à envoyer 1 franc pour le port de ce volume, en sus de la somme qu'ils ont envoyée pour les frais du Congrès.

Les groupes, ou collectivités quelconques, qui ont versé des sommes dépassant 3 francs, recevront un nombre de volumes en rapport avec le montant de leurs versements : 2 volumes pour 6 francs, 3 volumes pour 9 francs, et ainsi de suite; port en sus, 1 franc par chaque volume.

Le volume avec ses nombreuses gravures, sera vendu, aux non souscripteurs, 6 francs port payé.

M. Bouvery rappelle qu'il a été question de créer, à Paris, un groupe spirite central établissant des rapports avec tous les groupes de la capitale, autant pour réunir les hommes compétents, en vue de la plus grande diffusion de nos doctrines, que pour expérimenter le spiritisme, le plus scientifiquement possible, au moyen de bons médiums, formés ou à former. M. Boyer soutient cette proposition.

Une lettre convocant tous les chefs de groupe de Paris à notre réunion

du 16 juin, sera adressée, à cet effet, par M. Leymarie, à toutes les personnes dont le nom et l'adresse lui parviendront avant la fin mai. *La Revue spirite* et le journal *le Spiritisme* inséreront une note à ce sujet.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire : A. LAURENT DE FAGET.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

(Voir la *Revue* du 1^{er} mai 1890.)

CHAPITRE XII. — L'INQUISITION. — LES AUTODAFÉS. — LES BUCHERS (1215-1820).

Avec le *Saint-Office* de l'Inquisition, nous abordons l'un des chapitres les plus sombres, les plus cruels, les plus ignobles de l'intolérance religieuse.

Ce mot : *inquisition*, est aussi populaire qu'exécré ; il personnifie encore de nos jours l'intolérance doublée de perfidie, de cruauté, de barbarie.

Dans les souvenirs de la foule, qu'est-ce qu'un inquisiteur ? C'est, à la fois, un jésuite, un espion et un sauvage bourreau sans entrailles, sans pitié, qui n'a rien de l'âme humaine du commun des mortels.

Quelle est l'origine de cette infâme, de cette horrible institution, dont nous avons annoncé l'avènement dans notre précédent chapitre.

Si nous ajoutions foi au récit d'un cordelier portugais, le P. François de Macédo, dit François de Saint-Augustin (1), le panégyriste du tribunal de la Foi :

« L'Inquisition fut en principe fondée dans le ciel. Dieu lui-même remplissait les fonctions de premier inquisiteur (notre jésuite ne dit pas de grand-inquisiteur), lorsqu'il foudroya les anges rebelles ; il continua de les

(1) Ce cordelier né à Coimbre en 1596 et mort à Padoue le 1^{er} mai 1681 a écrit un nombre prodigieux d'ouvrages, dont il donne le catalogue dressé par lui à la fin de son *Myrthecium morale*, publié en 1675. A cette date, il avait composé 53 panégyriques, 60 discours latins, 32 oraisons funèbres, 123 élégies, 115 épitaphes, 212 épîtres dédicatoires, 700 épîtres familières, 2.600 poèmes épiques dont 48 avaient été récités en public, 500 élégies, 110 odes, 300 épigrammes ou pièces de vers, 4 comédies latines, 2 tragédies latines, une satire espagnole ; en tout 150.000 vers.

La plupart de ces écrits que nous nous sommes bien gardé de parcourir seulement, sont, au dire de ses contemporains, remplis d'acrimonie et parfois fort grossiers. On pourrait, moins l'esprit, le considérer comme le Voltaire du Portugal ; comme le philosophe de Ferney, il était élève des jésuites, il fut même reçu de la Société de Jésus ; mais ayant quelques velléités de devenir évêque, ce à quoi la robe de jésuite ne lui permettait pas d'aspirer, il lâcha le *Gesu*, qui, pour se venger, l'empêcha toujours de coiffer la mitre et de parader avec la crosse épiscopale. Pauvre Macédo ! avoir tant fait pour être évêque et mourir dans la simple peau d'un jésuite !

exercer à l'égard de Caïn et des hommes qu'il punit par le déluge ou par la confusion des langues, lors de la tour de Babel ; Moïse les remplit en son nom, quand il punit les Hébreux dans le désert, par des morts violentes, par le feu du ciel, les serpents ardents ou l'engloutissement dans les abîmes de la terre. Dieu les transmet à Saint-Pierre, son vicaire parmi nous, qui en fit usage pour punir de mort Ananie et Saphira, et les papes successeurs de saint Pierre, le transportèrent à Saint-Dominique et à ceux de son ordre (1). »

Comme on le voit, il était impossible d'assigner une plus noble et plus ancienne origine à l'abominable institution de l'Inquisition, qui a été une des plus grandes plaies de ce monde. — C'est peut-être remonter un peu bien haut cette origine. L'antiquité a pu imaginer de brillantes légendes pour témoigner en faveur de la haute et noble origine de ses héros ; mais il faut un aplomb imperturbable pour faire remonter dans un passé aussi lointain l'établissement de la plus détestable des institutions qui est née d'hier seulement. — C'est égal, si tous les écrits du Macédo sont de cette force, nous ne sommes nullement surpris qu'il ait tant produit et son nom si obscur, la quantité n'ayant jamais pu suppléer à la qualité. Mais poursuivons notre route.

Pour nous, comme pour tout esprit impartial, nous ne voyons dans l'Inquisition qu'une institution diabolique fondée à Rome dans le but de rechercher (*inquirere*) et surtout de frapper impitoyablement et d'une odieuse manière toute atteinte portée à la foi catholique, apostolique et romaine. Ce qui est très certain et des plus regrettables, c'est que le premier poste stable de l'inquisition a été établi en France, dans le Toulousain, et que le grand inquisiteur de Toulouse en demeura le chef suprême dans toute la France ; mais ajoutons à la décharge de notre pays, que jamais l'Inquisition ne put s'y établir solidement et efficacement pour l'église. — Les populations se soulevèrent contre l'institution, elles chassèrent ses membres et en égorgèrent un grand nombre en justes représailles des atrocités commises par cette abominable et cruelle institution. Ce fut une guerre réciproque qui dura près d'un siècle ; elle se concentra à Paris et dans le Dauphiné ; dans cette province si souvent inquiétée par l'intolérance religieuse, l'Inquisition poursuivit avec une rage inconcevable et un acharnement sans nom, les malheureux Vaudois dont nous avons parlé assez longuement dans le précédent chapitre.

Quand le calvinisme se déclara, le Saint-Office espéra un moment pouvoir rayonner sur le pays tout entier. Il se trompa fort heureuse-

(1) *Schemu congregationis sancti officii romani*, 1676. — C'est l'histoire de l'Inquisition, histoire des plus fantaisistes.

ment ; le pape Paul IV donna bien une bulle en sa faveur, de l'Hospital, le probe chancelier, sut, par une mesure des plus habiles, repousser l'Inquisition en présentant en 1560 l'édit de Romorantin qui établissait les évêques seuls juges naturels de la foi dans leur diocèse. Du reste, même aux époques les plus reculées de notre histoire, celles où le fanatisme était tout-puissant, par exemple sous la *Ligue*, comme nous le verrons bientôt, jamais on ne trouva un homme pour soutenir les bulles papales en faveur de l'Inquisition, tant cette institution était chez nous odieuse et impopulaire. Aussi quand les États du Languedoc en 1567 eurent l'audace de réclamer le rétablissement du tribunal de l'Inquisition dans toute sa force, le roi considéra cette demande comme nulle et non avenue et nous allons voir bientôt l'archevêque de Toulouse lui porter les derniers coups, au commencement du xvi^e siècle, quand l'inquisition poursuivait encore le peu de liberté dont jouissait alors l'imprimerie. Il nous paraît utile de reproduire ici l'ordonnance que rendit le 25 janvier 1611 le grand inquisiteur de Toulouse : « Nous, Pierre Girardet, inquisiteur de la foi, en vertu de l'autorité du Saint-Siège et du Roi, par lettres patentes entérinées en la cour du Parlement, fait commandement à tous les libraires de me présenter ou à mes commis, tous livres qu'ils ont en leur possession, sans en excepter aucun, ni par soi ni par personne sous peine d'encourir la censure de l'excommunication majeure, sans autre sentence ou déclaration requise outre la confiscation des biens, des livres ou amendes ordinaires. En foi de quoi, nous avons signé et apposé le sceau de notre office. »

En cette même année, on eut l'atroce cruauté de condamner au supplice du feu, un pauvre enfant de neuf ans à peine qui avait dérobé quelques reliques déposées dans l'église Saint-Saturnin de Toulouse.

Le 21 mai 1635, on condamna pour cause de magie à être brûlé vif sur une des places de Toulouse Jean-Antoine Laghorée de Rhodes ; cette inique condamnation rendue par Gabriel Rauquet, fut le dernier acte de cet Inquisiteur et de l'Inquisition en France.

Grâce à l'énergie de l'archevêque de Toulouse, Charles de Montchal, l'Inquisition avait vécu. On eut beau écrire de Rome et d'Espagne à la Cour en faveur de l'institution et contre un prélat qui avait eu l'audace d'invoquer les saints canons pour détruire le Saint-Office, rien n'y fit. Le pape Innocent X eut beau résister et nommer par une bulle, en février 1645, un autre inquisiteur, frère Dominique de Rey, en remplacement de Rauquet, l'archevêque fut plus fort que ses adversaires et obtint une ordonnance du conseil d'en haut, le 30 avril, et un arrêt du Parlement qui supprimèrent la *cour d'inquisition*, et lui enlevèrent désormais toute juridiction dans le royaume, laissant les évêques seuls juges de la foi, dans toute l'étendue de leur diocèse.

Il semble dès lors que tout est fini? Eh bien, non! ce serait mal connaître la tenacité de l'église que de le supposer.

Le pape, au contraire, maintint l'Inquisition comme tribunal ecclésiastique; les dominicains nommèrent un inquisiteur qui touchait 120 livres de gages et cela dura jusqu'en 1722, où le président d'Orbessan instruit du fait employa Mme Dubarry auprès du roi pour obtenir la suppression des gages de l'inquisiteur. Car le pape nommait bien l'inquisiteur, mais c'est le peuple qui le payait. Cette fois tout fut bien fini en France pour le Saint-Office.

L'Inquisition avait pénétré en Espagne plus tard qu'en France et pendant longtemps elle ne fit que vivre dans ce pays. Pour nous le véritable premier grand inquisiteur fut Thomas de Torquemada, prieur des dominicains de Ségovie en 1481. Telle est la vraie date de la fondation de cette infâme institution. Sans doute, elle a bien vécu avant, nous l'avons vu, mais elle n'a été, elle n'est devenue la monstruosité connue sous ce nom, qu'à cette date de 1481.

On fait même remonter généralement l'origine de l'institution à l'an 1204, à l'époque même où Innocent III voulut arrêter les progrès de l'hérésie des albigeois dont nous avons parlé au chapitre X. On peut donc à la rigueur considérer le premier inquisiteur et comme membres de l'Inquisition : le légat Pierre de Castelnau et les moines bénédictins ses dignes collaborateurs.

En 1215 le Grand Dominique, *terreur des hérétiques*, comme s'est plu à le nommer le vulgaire et dont l'église a fait un saint, le Dominique en question, organisa l'institution et s'intitula *Grand Inquisiteur de la Foi*. Le pape Grégoire IX acheva l'œuvre commencée, en constituant définitivement en l'an 1223 le redoutable et terrible tribunal qui seulement soumis à la papauté poursuivait et jugeait sans appel les hérétiques. Et quels jugements!

De l'Italie, l'Inquisition voulut bien s'établir en France sous le règne de Louis dit *le Saint*, en 1255, certes le moment était bien choisi; malgré cela, l'Inquisition ne put se maintenir, elle dut passer en Espagne, où elle fit bientôt de rapides progrès et prospéra surtout sous le règne de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle la Catholique. — C'est alors qu'elle reçut sa formidable organisation avec des pouvoirs draconiens et prit dès ce moment, amère dérision! le nom de SAINT-OFFICE.

Qu'on en juge par sa composition même : il y avait le grand inquisiteur, directeur du conseil dit *suprême*, auquel étaient adjoints quarante-cinq inquisiteurs généraux. Constituée alors dans le seul but de poursuivre les Juifs et les Maures relaps, elle commit tant et tant d'atrocités et de crimes ignobles que Sixte IV ne confirma que très difficilement et pour ainsi dire le couteau sur la gorge, la nomination de Torquemada et l'établissement

du Saint-Office. Ce pape désapprouvait absolument les rigueurs et les cruautés, disons mieux, les atrocités de ce nouveau tribunal, aux pouvoirs arbitraires et illimités. — Mais ce pape fils d'un pauvre et misérable pêcheur de Savone songeait au rétablissement de la puissance temporelle dans la Romagne; il était en lutte constante avec les Médicis de Florence; il venait d'échouer d'une façon piteuse dans la conspiration sacrilège des Pazzi (1); enfin la peur des Turcs, l'obligea à terminer la guerre contre Florence. Cet ensemble de faits le força certainement à confirmer l'établissement du Saint-Office, que dans son for intérieur, il réprouvait. A ce moment du reste ses ennemis étaient si nombreux qu'il crut prudent et utile de ne pas en augmenter le nombre en froissant les Espagnols par un refus.

Transportée au-delà des Pyrénées, l'Inquisition y prospéra singulièrement, le terrain était si merveilleusement préparé par le fanatisme, l'ignorance et l'intolérance, aussi contribua-t-elle à maintenir la suprématie du clergé; aussi sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, de nombreux bûchers ne cessèrent de brûler. Il ne pouvait en être autrement, car un grand nombre d'*attachés* au Saint-Office, sous le nom de *familiers*, pourchassaient avec une rage et une frénésie sans pareille toute sorte de personnages, afin de les faire condamner pour s'emparer ensuite de leurs biens ou de leur situation politique (2).

Les plus hauts seigneurs recherchaient ce titre de *familiers*, afin de pouvoir vivre tranquilles, sans être inquiétés puis à cause des privilèges qui y étaient attachés.

Que risquait-on à faire des délations? Absolument rien, puisque la procédure inquisitoriale était secrète. Le prévenu était enfermé dans une prison dénommée *Santa-Casa* (maison sainte), livré ensuite, quand il était condamné à mort, c'est-à-dire presque toujours, au bras séculier. On le conduisait alors au supplice le corps couvert du *San-Benito* ou robe jaune longue en forme de sac sur laquelle on voyait par devant et par derrière une croix rouge ou noire. Quelques San-Benito étaient parsemés de diables

(1) Les Pazzi étaient une famille Gibeline du Val-d'Arno, ennemie des Médicis. En 1478, le banquier Jacques Pazzi, son neveu François Pazzi et le neveu de Sixte IV établis à Rome formèrent un complot contre Julien et Laurent de Médicis. Julien fut assassiné dans la cathédrale de Florence (*il duomo*) et Laurent fit pendre les Pazzi.

Alfieri a tiré une tragédie de ce fait historique d'après le *Pactum conjurationis camertarianum*; c'est l'histoire de la conjuration écrite en latin par Ange Politien. 1 vol in-4°, 1478.

(2) La délation était dans l'esprit du temps. Un édit de Frédéric II portait que les enfants hérétiques jusqu'à la seconde génération seraient privés de tous bénéfices temporels et de tout office public, à moins qu'ils ne se fissent dénonciateurs de leur père.

L'abbé Fleury, *Histoire ecclésiastique*. T. XVI, p. 521.

noirs; c'était, on le voit, une véritable mascarade; il fallait bien divertir le peuple et l'amuser pour l'empêcher de se révolter contre de pareilles atrocités.

On prononçait ensuite la lecture solennelle ou *autodafé* (acte de foi) des jugements de l'Inquisition et suivant les *crimes* du coupable, le bourreau s'en emparait soit pour le brûler vif, si l'on avait affaire à un impénitent, soit pour le brûler après strangulation, si on avait affaire à un hérétique relaps, mais repentant.

Ces hideuses cérémonies étaient toujours accomplies en présence de condamnés à diverses peines, qui dès lors étaient déclarés *réconciliés*.

Les *autodafés* étaient de diverses sortes; les *généraux*, dans lesquels figuraient beaucoup de condamnés, disons mieux de *martyrs*, et dans lesquels on déployait une grande pompe, aussi avaient-ils lieu pour fêter la naissance, le mariage, ou l'avènement d'un prince, ils faisaient partie des fêtes royales, des fêtes et des réjouissances publiques.

Singulières mœurs!

Les *autodafés particuliers*, très fréquents, beaucoup trop fréquents même et surtout moins solennels, dans lesquels on ne brûlait que quelques coupables, mais toujours en public, il fallait bien donner un enseignement au peuple et surtout le terroriser.

Enfin, il y avait l'*autodafé singulier*, celui-ci, comme son nom l'indique, ne comportait que l'*incinération* d'un coupable. Mais là ne se bornait pas la nomenclature et l'esprit d'ordre et de méthode qui présidait aux actes de l'Inquisition. Elle avait créé l'*autillo*, c'est-à-dire le tout petit *autodafé*, dans lequel le prononcé du jugement avait lieu dans les salles mêmes de l'Inquisition, soit à portes ouvertes ou closes, mais ce n'était que pour de simples peccadilles que ces *autillo* étaient prononcés.

Usités déjà au xiv^e siècle en Aragon, les autodafés devinrent très fréquents dans la péninsule Ibérique, après la nouvelle réorganisation de l'Inquisition; ils apparurent successivement dans la Castille en 1480, dans le Portugal en 1536, firent leur apparition dans les Indes en 1560, en Amérique, à Mexico en 1574. Enfin au xviii^e siècle, ils sont moins fréquents, et au commencement du xix^e siècle, mais seulement en 1820, l'infâme Inquisition, cesse de déshonorer les deux hémisphères de notre globe. 1820!

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

CONFÉRENCES SPIRITES EN TOURAINE

Les spirites sont nombreux en Touraine : La petite ville de Bléré, agréablement située sur les bords du Cher, et les communes environnantes : Lacroix, Athée, Civray, Chenonceaux, etc., en comptent près de deux cents. Plusieurs groupes y sont constitués, et la propagande à laquelle ils se livrent est assez active.

Malheureusement les phénomènes spirites et les doctrines qui s'y rattachent sont trop souvent mal interprétés, dénaturés par la rumeur publique et les spirites étaient, depuis longtemps, dans notre contrée, l'objet des sarcasmes et des railleries ; on leur attribuait toutes sortes d'agissements fantastiques, d'actes de sorcellerie et ils étaient, par suite, en butte à mille vexations. Cet état de choses, devenant intolérable, les spirites de Bléré ont prié M. Léon Denis, conférencier de la Ligue de l'enseignement de Tours, de venir faire une conférence publique sur le *spiritisme*, afin de démontrer à tous que notre croyance à la fois scientifique et rationnelle, s'appuie sur des expériences toujours vérifiables et des témoignages de la plus haute valeur.

Cette conférence a eu lieu le dimanche, 4 mai 1890, à Bléré, en présence d'un nombreux public en grande partie matérialiste et hostile à nos idées et animé de dispositions malveillantes. Malgré ces conditions défectueuses, la conférence a pleinement réussi. L'impression générale a été bonne, et les spirites eux-mêmes sont étonnés du succès remporté sur l'auditoire ; bien des personnes disent aujourd'hui que la doctrine est belle, et se contentent de réclamer des preuves à l'appui des dires du conférencier.

C'est donc un grand pas de fait ; il y a quelques années, nous n'aurions pu nous risquer à convier nos adversaires à une conférence, dans la crainte d'être baffoués et sifflés. Maintenant, nous l'espérons, les prosélytes vont venir en nombre, particulièrement les jeunes gens qui demandent à étudier la doctrine ; ils veulent, par eux-mêmes, voir ce qu'on ne peut produire immédiatement après une conférence.

La journée du 4 mai a donc été favorable au développement du spiritisme ; avec du courage, et l'aide des bons esprits, nous arriverons à constituer une grande famille spirite dans notre pays. Nous nous proposons de fonder une bibliothèque spirite à bref délai.

M. Léon Denis fera prochainement quelques autres conférences spirites dans les environs de Tours.

BOGÉ JAMAÏN,
Chef de groupe, à Bléré.

N. D. L. D. : Nous avons appris trop tard, par M. Fougeron, de Lacroix,

près Bléré, que bientôt une conférence serait faite par M. Léon Denis ; heureux du résultat obtenu, grâce au dévouement du conférencier, nous n'avons pu expédier des livres et brochures à M. Fougeron qu'après le 4 mai.

Nos amis doivent nous prévenir 15 jours avant une conférence, pour nous laisser le temps de leur envoyer des brochures à distribuer. La propagation, par la parole éloquente, doit être accompagnée de la brochure qui reste, sur laquelle on médite.

PICKMANN EN ITALIE

Les principales villes d'Italie, notamment Milan et Rome, viennent, à tour de rôle, de recevoir la visite du célèbre « liseur de pensées » *leggitori di pensieri*, Pickmann, dont les curieux d'hypnotisme, — pour employer le vocable scientifique, — avaient pu déjà suivre, à Paris, les expériences si dignes d'intérêt ; — d'étude surtout.

Disons-le : l'impression produite chez nos voisins est considérable. En dehors des exhibitions publiques, Pickmann a convié à des séances spéciales : médecins, savants, publicistes, etc., et s'est, de la meilleure grâce du monde, prêté aux épreuves multiples auxquelles ils ont jugé à propos de le soumettre.

Une réunion de ce genre, dans les bureaux du journal *Il secolo*, à Milan, le 2 avril, mérite d'être signalée, en ce sens qu'elle s'est passée dans un milieu choisi, devant des notabilités milanaïses qui toutes se connaissent, si bien que « le sujet s'y est produit, comme en famille, sans suspicion possible de compérage ; et, — ajoute *Il secolo*, — les expériences ont réussi « de façon à intéresser et à impressionner profondément, même les plus « sceptiques. »

Dans la *Tribuna* de Rome, du 9 avril, le chroniqueur, *Fabrizius*, se pose cette question : « Comment expliquer scientifiquement ce qui est absolument prouvé : que *Pickmann lit la pensée dans des conditions déterminées, « et pendant un temps limité ? »*

Le célèbre docteur Lombroso a, — sous la rubrique hypnotisme, — étudié Pickmann qu'il a, en définitive, déclaré atteint de « névropathie et d'hystérie ».

Fabrizius s'en rapporte au jugement de ce savant qui, d'ailleurs, signale une grande analogie entre l'état d'éréthisme nerveux qui caractérise les périodes de lucidité du sujet, et celui de somnambulisme provoqué.

Il devine les pensées de deux manières dit Fabrizio : sans aucune communication avec l'expérimentateur, ou en lui passant la main sur la nuque. Les deux méthodes, ajoute-t-il, ont leur explication. La seconde, qu'em-

plioient plusieurs célèbres *liseurs de pensées*, entre autres, Cumberland, trouve sa raison dans ce fait qu'il ne peut y avoir de pensée sans mouvement, et que ces très légers mouvements naturels du larynx et de la mâchoire, où on peut reconnaître un commencement de parole, sont perçus par le sujet dans un état d'excitation nerveuse extraordinaire.

Dans le cas d'absence de contact, le phénomène est plus difficile à interpréter.

Dans les cellules cérébrales, dit le Dr Lombroso, — où commence la pensée, se produit consécutivement un *mouvement psychique*, — analogue à celui qui se propage dans les fibres terminales des nerfs sensitifs. Ces mouvements, — à travers les os du crâne, se transmettent à l'extérieur par le moyen de l'air, comme toutes les autres vibrations ; *Pickmann perçoit ces vibrations à l'exclusion du commun des hommes, parce qu'il est hystérique.*

Fabricius a la bonne foi d'ajouter que toutes ces explications sont insuffisantes, et renvoie le lecteur à MM. Richet, Janet, d'Héricourt, etc.

Car, pour Fabricius, il n'y a qu'une science officielle et académique ; tout ce qui n'entre pas dans son cadre n'est que superstition. Donc, Pickmann est hystérique ; et qu'est-ce que l'hystérie ? C'est, dit le dictionnaire de médecine (1) : *une maladie « qu'on a supposé avoir son siège dans l'utérus »* (ὕστερα).

En petit comité, MM. les savants officiels doivent bien rire.

Si le Dr Lombroso, — comme tous les savants, — au lieu de s'en tenir à son système préconçu, avait pris la peine d'interroger Pickmann, — ce qui, à un simple mortel, semblerait, en vérité, la première chose à faire, — le sujet lui eût fait la même réponse qu'à plusieurs assistants de la séance du 2 avril, relatée par *Il Secolo* : « Je subis comme l'impression d'une force qui me pousse par derrière, — JE NE PENSE PLUS, — et ne me rappelle absolument rien, l'expérience terminée ; j'agis comme un automate. »

Que devient après cette déclaration formelle — maintes fois répétée, — l'hypothèse *scientifique* de la perception de la pensée par les mouvements du larynx, des mâchoires, et les vibrations aériennes ?...

Non seulement Pickmann n'est pas un *liseur de pensées*, comme on le qualifie à tort, mais sa pensée et sa conscience personnelles sont abolies pendant toute la durée de sa crise, où il se déclare l'instrument passif d'une volonté qui subjugué la sienne.

Que les lecteurs de la *Magie dévoilée* de Du Potet se souviennent !...

Pour finir, que Fabricius qui renvoie, pour plus de lumière, ses lecteurs aux théories des savants français, veuille bien nous permettre de lui recom-

(1) Nysten, revu par Littré et Robin.

mander l'ouvrage : « *Alcuni saggi di medianita ipnotica* (1) » de ses compatriotes Rossi Pagnoni et le Dr Moroni qui, avec l'appui de la méthode expérimentale la plus rigoureuse, la plus *scientifique*, si ce mot peut atténuer ses scrupules, lui fournira une réponse nette et suffisante cette fois, à la question qu'il s'est posée... et qu'il n'a pas résolue, ainsi qu'il le reconnaît lui-même.

Commandant DUFILHOI.

LE MUSÉE GUIMET

(Voir la *Revue spirite* du 1^{er} avril 1890).

Le Djainisme n'est représenté que par quelques-uns de ses tirtham, karas ou prophètes, et c'est dommage, car il y aurait grand intérêt à étudier, avec documents à l'appui, ce schisme brahmanique, surtout aujourd'hui que semble démontrée sa paternité sur le Bouddhisme (2).

..

A Ceylan, en Barmanie, en Siam, au Kambodje, à Java, le Bouddhisme, est professé selon l'école Hinayana (ou *du petit développement*); l'idiome sacré est le pâli, le culte est dominé par l'adoration de Sakya-Mouni, le rituel et la liturgie suivent d'aussi près que possible la tradition établie par les premiers conciles, la métaphysique n'est guère profonde, la cosmogonie guère ardue, la philosophie guère élevée, — système par excellence matérialiste, fataliste.

Le Mahayâna (ou *grand développement*) compte la majorité des fidèles. Sa langue est le sanskrit. C'est au Tibet que la doctrine est la plus savante et la plus idéaliste.

L'Eglise de Lassa, avec les modifications qu'elle a apportées aux enseignements de Gautama, et en particulier avec son Dalaï — Lama ou Pape infailible en qui se manifeste l'esprit de Bouddha, joue en somme, vis-à-vis de celle de Kolombo, le rôle de Rome en face de la communauté Grecque, laquelle a bien des droits, au point de vue exotérique, à s'affirmer *orthodoxe*.

En Chine, dans une moitié de l'Indo-Chine et au Japon, le Bouddhisme, en s'assimilant, ainsi qu'il l'a fait partout, les croyances autochtones, les remplace peu à peu. De même en effet, que le christianisme, cette religion est remarquable par sa faculté d'adaptation.

(1) Essais de médiumnité hypnotique, 1 vol., traduit par M^e Vigné, librairie des sciences psychologiques.

(2) Voir L. de Milloué, *Précis d'Histoire des religions de l'Inde, Essais sur la religion des jains, Etude sur le Mythe de Vrishubha*, et les travaux de H.-T. Colebrooke, de H. Jacobi, de J. Burgess, de Léon Feer, etc.

Aussi est-il bon de ne pas oublier que maint objet rangé dans une section en apparence très distincte, — par exemple : hindouïsme, ou taoïsme, — peut-être également envisagé comme spécimen bouddhique : et réciproquement.

Ici débute l'innombrable série des images de Sakya-Mouni en ses trois attitudes; debout, assis, couché — la seconde la plus habituelle. Dès l'abord elles ne diffèrent entre elles que par les dimensions ou les matières employées. Mais à les observer avec attention, on est frappé d'une variété infinie, tant dans le caractère *ethnique*, — le caractère *individuel*, tout de méditation concentrée et de mansuétude supra-humaine, est immuable, — de la physiologie, suivant que la statuette provient de Siam où du Tibet, de Birmanie ou de Java, du Tonkin ou du Kambodje, de l'Annam ou de Ceylan, que dans les positions propres et respectives des mains et des doigts, la moindre inflexion ayant sa signification précise, connue des seuls Initiés.

Le luxe des accessoires du culte à Mandalé et à Bangkok, — crosses, éventails, parasols, etc. — ne serait pas indigne, ma foi, d'un sanctuaire latin ou slave.

Très riches aussi, les divinités du Tibet, mais la plupart, — cette Mkha-Sgrôma à tête de lionne n'est-elle pas abominable d'expression? — compliquées, tourmentées, effrayantes, à la façon des sculptures dont se brodent nos vieilles cathédrales. On sent ce peuple terrorisé sous les monastères, comme nos ancêtres du moyen-âge, et son cerveau hanté de cauchemars affreux.



Un Chinois honnête homme disserte sur le transcendentalisme et se prémunit contre les mauvais esprits selon les doctrines Taoïstes, observe une morale éclectique et tempérée et sacrifie aux ancêtres selon les préceptes de Koung-Fou-Tseu, vénère les puissances célestes selon les canons bouddhiques.

Aussi, non loin des Bouddhas et des Bodhisattvas ou aspirants Bouddhas et des Lohans (missionnaires qui apportèrent aux fils de Han la bonne nouvelle, premiers disciples qui la reçurent et principaux apôtres qui la propagèrent, trouve-t-on Lao-Tseu cacoehyme sur le buffle qui, un matin, d'autres disent un soir, s'arrêta, tout harnaché, devant sa maison, et emmena le philosophe, à jamais, vers l'occident, — pour les Égyptiens aussi le séjour de la mort était là où le soleil se couche; Houang-Tien-Shang-Ti, dieu du ciel, dont les traits, l'attitude, la vêtue, la coiffure, sans compter une tablette en forme d'obélisque que tiennent ses mains, rappellent certaines statues pharaoniques; Thin-Kong, dieu du soleil, cornu comme le Moïse de

Michel-Ange, et Pao-Yueh-Kouang, déesse de la lune, corsetée d'un vaste papillon; puis, brandissant de la ferraille auprès de son cheval hennissant, le Mars de ce culte, Kouan-Ti, un ancien général, divinisé de même que le poète Li-Taï-Pé, devenu régent de la planète Vénus; les dieux de l'étoile polaire, et de la Grande Ourse, des quatre points cardinaux et des quatre saisons, du blé, de la joie, de la cuisine, du jeu, du foyer domestique, etc, etc, enfin, ce qui est bien chinois, les génies protecteurs des examens.

Koung-Fou-Tseu trône au milieu d'une vitrine à lui, les mains dans ses manches ainsi qu'un doux abbé.

Ai-je mentionné d'antiques pièces de monnaies empilées en forme de sabre, telles qu'on les dépose en offrandes sur l'autel?

La salle dite des Jades, fort artistement décorée d'étoffes impériales au tissu fin, aux couleurs savantes, et de vases somptueux, contient une superbe statue de Kouan-Yin, lequel, — ou laquelle, car le plus souvent cette divinité est déclarée féminine, — a décidément accaparé la ferveur des oraisons au détriment de Sakya-Mouni. — Ailleurs, le culte de Marie ne tend-il pas à supplanter celui de Jésus?

En outre, des brûle-parfums, des sceptres de mandarins, des coupes à libations, et une foule de bibelots, — bon ! encore un Hollandais qui caresse le menton de Kouan-Yin, — historiques, dont quelques-uns en jade aux tons exquis, vert d'eau, blanc trouble, rouille, ambre, rose pâle.

Ce que la collection chinoise offre de plus intéressant en fait d'hiérologie, c'est à coup sûr le groupe taoïste des Sam-Kaï-Kong (*trois Seigneurs du Monde*) et des Pa-Shén (huit génies). Ces onze figurines de buis (xviii^e siècle) d'une perfection artistique inimitable, mentrent Tién-Kouan, le dieu de l'espace et aussi des honneurs, du fonctionnarisme, suprême idéal des Chinois, (comme d'au moins un autre peuple), flanqué de Ti-Kouan et de Soui-Kouan (le crane ovoïde) qui personnifient, le premier la terre, le second l'eau, et, subsidiairement, l'un la prospérité, l'autre la longévité.

Parmi les Shéns, Lang-Tsaé-Ho, qui manie des castagnettes, et Tshao-Kouo-Kiou, le monsieur à la flûte, furent de célèbres ascètes. Tshoung-Li président des Huï, est un ancien guerrier devenu ermite sur ses vieux jours et qui marchait nimbé de lumière; Hò-Sien-Kou, qui lui ressemble un peu, est une femme qui ne mangeait jamais et qui était pleine d'attentions pour sa maman infirme. L'homme au tambourin, Tshiang-Kouò-Laò, possédait un âne qui se rapetissait à volonté jusqu'à entrer dans un coffret de poche. Lou-Tong Pin partageait son temps entre les belles-lettres et la chasse aux monstres, qu'il pourfendait de son sabre merveilleux, don du dieu de l'espace. Han-Shan-Tzé était non moins renommé pour sa passion des pêches,

— ce qu'indique la corbeille son attribut, — que pour ses « cures miraculeuses » (les magnétistes comprendront). Enfin Li-Tié-Koué est ce beau jeune homme qui savait projeter sa forme astrale hors de son enveloppe charnelle, mais qui, ayant une fois trop prolongé son « absence », trouva au retour son corps enterré ; le disciple chargé de le veiller l'avait cru mort et le mage dut se réfugier dans un boîtex horrible.

..

Le Shin-To est un type accompli de religion naturaliste, et il est très probable qu'il est né en terre japonaise. Il ne figure point ses Dieux ; ses temples, édifices perdus sous les frondaisons au penchant des montagnes, sont surtout des accessoires de paysage ; ils contiennent un miroir de métal, emblème de lumière et de pureté, un gohé, lanières de papier blanc au bout d'un bâton, époussetoir à écarter les mauvais esprits, un rameau fleuri, — et voilà. Quoique, depuis son érection en culte impérial, il rivalise avec le bouddhisme pour la richesse des édifices et la pompe des cérémonies, toujours, devant le sanctuaire, est tiré un voile que ne franchit nul autre humain que le Mikado, rejeton direct de la race solaire, et au-delà, il n'y a rien.

D'ailleurs, chaque construction sacrée est précédée d'un Tori, portique à montants inclinés, à double traverse incurvée pour que puisse s'y reposer le disque d'Amatéras, — monument dont se retrouve le parent dans le pylone mexico-péruvien et égyptien, et dans le dérivé de ce dernier, l'arc-de-triomphe gréco-romain.

Les sectes bouddhiques sont copieusement et curieusement représentées et l'on ne sait en vérité quoi recommander au visiteur spiritualiste, parce que presque tous les détails de cette magnifique exhibition sont dignes de son attention. Je ne puis cependant ne pas m'arrêter au fameux Mandara, symbolisation de l'infini par les Bouddhas suprêmes.

C'est la reproduction du groupe établi dans un temple de Kioto, au ix^e siècle, par Koô-boô-daïshi, fondateur de la secte Singon.

Au centre (1), domine Daï-Niî-Niouraï, le Bouddha éternel, l'absolu, entouré de ses quatre émanations immédiates : devant, Ashikou (la foi), derrière, Amida, (l'intelligence), à droite, Ilôsio (la sagesse), à gauche, Fokou-ou-Djoodjou, Sakya-Mouni (l'amour), et de ses quatre émanations secondaires : devant, à droite, Kongo-Satta (la piété méditative) et à gauche, Kongo-Go (le dévouement ;) derrière, à droite, Kongô-Ilôou (l'initiation), et à gauche, Kongô-Ilô (la prière).

(1) L'explication que je donne de chacune des images n'est pas souvent celle que proposent les savants officiels. C'est que ceux-ci, ne voulant à aucun prix s'en référer à l'ésotérisme, se sont contentés de ce qu'il a plu à des japonais, généralement ignorants des choses de leur religion, et d'ailleurs sceptiques, de leur débiter.

A gauche, les Bouddhas s'incarnent en Bossatsous (Boddhisattva). Au milieu, Han-Gnia, (la loi), qui se réfléchit, devant, en Mirokou (le Bouddha futur, c'est-à-dire le cinquième élément ou cinquième état de la matière, l'Astral), derrière, en Kouan-On (la Charité) à droite, en Mondjou (la Miséricorde), et à gauche, en Fou-Guén (la piété active).

A droite, les tembous; la Terreur au centre (Foudô-Mioô-Itokou), Daï-Itokou derrière (châtiment de l'Egoïste), Goun-Dari à gauche (Châtiment de l'Indifférent), Kongo-Yasa à droite (Châtiment de l'Implacable), et enfin devant Gosân-Zô, qui châtie le cupide et le curieux, (il est la contre-partie de Mirokou, il punit ceux qui cherchent l'Astral dans des buts mauvais).

Aux quatre points cardinaux, les gardiens du monde : au nord le pâle Zoo-Tshô, au sud le rouge Koô-Mokou, à l'est le bleu Bishamon, à l'ouest le vert Dji-Kokou.



Le Parsisme n'a que deux tableaux, et il est certain que son côté exotérique ne pourra jamais être étudié que sur des peintures, car ce culte n'admet pas d'images.

Il en sera de même de l'Islamisme et du Judaïsme, — tous deux encore inconnus place d'Iéna —, et des innombrables sectes du protestantisme dont M. Félix Régamey a inauguré la série par un beau type de pasteur Shaker, pâle, grave et doux, par un baptême de nègres à Charleston, par un autre baptême d'Indiens Shoshones, où l'« officiant » Mormon, celui qui plonge les néophytes dans l'eau courante, est un rude gaillard, vrai Yankee en tricot de valet d'écurie.

Mais une religion qui ne manque pas d'images, et que l'on s'étonne de ne point rencontrer au musée des Religions, c'est le christianisme, et par là j'entends les Eglises Latine et Grecque. Il serait cependant fort intéressant de suivre, bibelots en mains, l'évolution des croyances de l'antique Égypte en culte gnostique, puis en cultes kopte et éthiopien; une étude analogue, appliquée aux communautés arménienne, melkite, jakobite, nestorienne, Kaldéenne, maronite, gréco-russe, etc, serait également, je crois, profitable à la science académico-universitaire, — et à l'hermétisme rénové, au spiritualisme transcendantalisé, au mysticisme réhabilité. Quant au catholicisme, quelles lumières, s'il était possible de rapprocher des divinités anciennes ou exotiques les représentations traditionnelles du Christ, de la Vierge, et de l'infini Panthéon des « Saints ».

On m'objectera que le Christianisme, proclamé religion d'État comme le Judaïsme et l'Islamisme, veut être respecté.

D'abord je ferai remarquer que le Bouddhisme tient une place énorme

dans cette collection, et que c'est le culte professé, en Asie, par quinze millions de *nos concitoyens*.

Puis, je trouve fort *irrespectueux* de taire le Christianisme en cette occurrence : n'est-ce pas, en somme, lui signifier qu'il ne peut supporter la comparaison avec ses frères ?

AUGUSTIN CHABOSEAU.

ACTE DE RÉCEPTIONS SPIRITES

Nous tous soussignés, membres du *Groupe de l'enseignement spirite de Reims*, réunis au lieu de nos séances, rue Téry, n° 15, le dimanche 13 avril 1890, à 3 heures de l'après-midi, nous avons reçu spirituellement les *deux fils* et *une fille* de M. *Adrien Betsch* et de dame *Adèle Béget*, son épouse, d'une part ; et *la fille* de M. *Auguste Depontailhier*, et de dame *Marie-Céline Betsch*, son épouse, d'autre part.

C'est un BAPTÊME à notre mode, que nous nommons : *réception spirite*.

Au nom de la solidarité qui doit unir tous les spirites, nous jurons de suivre dans la vie PAULINE, LUCIEN, CHARLES BETSCH, et AUGUSTINE-MARIE BETSCH, et à défaut des parents, de veiller sur tous leurs besoins matériels et moraux.

Nous désirons qu'ils soient des êtres intelligents, dévoués à la cause de tous les progrès, et surtout au développement du spiritisme, cette base de l'émancipation de toutes les intelligences.

Unis d'intention, et voulant donner une sanction matérielle non seulement aux RÉCEPTIONS (baptêmes) que nous venons de faire, mais aux promesses que nous avons formulées plus haut, nous signons cette déclaration :

MM. Lucien Betsch. — Ch. Besset. — M. et Mme Adrien Betsch. — Veuve Colson. — L. Georgino. — Paul Béget. — Hélène Béget. — Céline Betsch. — Epouse Depontailhier. — Auguste Depontailhier. — Ludvine Tanton. — Epouse Poitte. — Catherine Héhen. — Epouse Béget. — Potdevin. — V. Betsch. — Adolphe Betsch. — Adrien Béget. — Charles Betsch, p. — Sautret Philogène.

LE 1^{er} JUIN 1890, aura lieu l'anniversaire de M. A. PICHERY, au cimetière de Reims, dans les conditions intimes habituelles ; tous les spirites de Reims y sont conviés, et, nous l'espérons, nos F. E. S. voudront, ce jour-là, faire œuvre effective de solidarité, en apportant un bon souvenir à un disciple d'Allan Kardec.

LETTRES D'OUTRE-TOMBE SUR LE SOCIALISME

7 février 1890 : Mon cher ami, si tu as conservé un bon souvenir de moi, je ne t'ai pas oublié non plus. Jamais nous ne nous serions perdus de vue si nous avions professé les mêmes idées. Mais nous étions aux deux pôles opposés, toi libre penseur, moi inféodé au catholicisme, duquel j'avais été tellement imprégné dès mon enfance que je n'ai pu recouvrer mon libre arbitre. J'avais sur les yeux un prisme qui déviait tous les rayons lumineux, et me faisait repousser *a priori* toute idée non orthodoxe comme offensante pour Dieu.

Je suis resté tel jusqu'à ma mort. Il a fallu l'évidence pour me désabuser. Lorsqu'après ma rentrée dans le monde spirituel j'ai pu constater qu'il n'y avait ni enfer, ni paradis, ni tribunal de Dieu, ni Jésus, ni Marie, tels que tout cela m'avait été enseigné ; lorsque j'ai vu que Dieu ne se manifestait nulle part, et n'était, en somme, pour les morts comme pour les vivants, qu'une hypothèse, il s'est fait en moi une révolution et, décidé à ne plus m'abreuver à la coupe de l'erreur et à chercher partout la vérité, je me suis approché des esprits avancés de notre monde, et je me suis initié à leurs doctrines. J'ai cherché à être un homme de mon temps, et à me préparer à contribuer par mon travail aux évolutions de l'humanité, au lieu d'employer bêtement à les entraver ce que mes transformations antérieures m'ont donné d'intelligence et d'énergie.

Parmi les préoccupations actuelles des esprits incarnés et désincarnés dévoués au progrès, j'ai trouvé les questions sociales au premier rang. Elles priment tout, car la politique n'est rien si elle n'aboutit pas à la réformation de la société, et si elle ne parvient pas dans un temps donné à réaliser la justice sociale. C'est donc de ce côté que j'ai dirigé toutes mes études. C'est un sujet tout d'actualité, personne n'en doute parmi les esprits clairvoyants et, même sur le trône d'Allemagne, on croit qu'il est temps de s'occuper de ces questions. Aussi quand j'ai su par L... que votre petit groupe se consacrait à des études spirites sérieuses, j'ai pensé tout de suite à y demander entrée, et à vous proposer de vous faire connaître à mesure les résultats du travail auquel je me livre ici avec quelques-uns de nos frères.

Nous travaillons pour vous aussi bien que pour nous, puisque ce n'est pas dans l'erraticité, mais sur la terre pendant l'incarnation qu'il s'agit d'appliquer les doctrines sociales rationnelles. Il importe donc de répandre des idées justes et pratiques parmi les incarnés pour les préparer à l'évolution qu'ils ont à accomplir, et de faire ce qu'on pourra pour qu'elle n'amène pas de bouleversements trop violents, s'il est possible. J'ai, je crois, trouvé près

de vous un milieu favorable pour l'exposé de mes idées, et je vous remercie de la bienveillance avec laquelle vous m'avez accueilli.

En me consacrant spécialement aux études sociales, je suis moins éloigné qu'il ne semble du christianisme. Si les diverses religions chrétiennes le repoussent, il n'en était pas de même au commencement. L'évangile est, en réalité, le code du vrai socialisme ; mais les chrétiens ont dévié de la droite ligne qu'ils avaient suivie d'abord, lorsque leurs doctrines se sont transformées en une religion organisée, avec ses prêtres, ses évêques, ses conciles, ses dogmes, ses pratiques. Cette religion nouvelle a versé dans l'ornière suivie par toutes celles qui l'avaient précédée. Ses prêtres n'ont songé qu'à dominer, et l'intérêt de l'Eglise a, dès lors, primé toutes choses. Il s'agit aujourd'hui de revenir sur ses pas et de reprendre les choses à leur origine. L'Evangile contenait dans un mot tout le socialisme : aimez-vous les uns les autres, disait-il. Tout est là, mais nous en sommes bien loin. Il s'agit d'y revenir, ou plutôt d'y venir, car jamais cette maxime n'a été pratiquée par les masses ; et il faut qu'elle le soit, autrement la justice sociale restera un vain mot.

Je sais bien que les écoles socialistes ne l'entendent pas ainsi. Certes, elles préconisent la fraternité et la solidarité entre les hommes. Mais elles croient que, s'il est désirable de voir ces sentiments se répandre, ils ne sont pourtant pas d'une absolue nécessité, et qu'une constitution bien faite peut y suppléer.

C'est une grande erreur. Je ne prétends pas que l'on ne puisse rien faire tant que la fraternité ne régnera pas entre les hommes, car je ressemblerais alors à ce père qui défendait à son fils d'entrer dans l'eau avant de savoir nager. Au contraire, je crois qu'on peut et qu'il faut faire beaucoup, et dès à présent, sans plus attendre, si l'on veut éviter des catastrophes. Mais en même temps j'affirme que tout ce qu'on fera ne sera en somme que des expédients, et que jamais on ne parviendra à faire régner la justice sociale sur la terre tant que l'amour fraternel n'aura pas pénétré tous les cœurs.

Voilà, chers frères, le préambule des doctrines que je me propose de vous développer dans une série de dictées, si vous voulez bien me continuer votre bon accueil. Je suis heureux d'avoir rencontré un milieu où l'on n'a pas de parti pris, et où l'on étudie dans le but d'approcher de plus en plus de la vérité, quelle qu'elle soit. Je l'avais vainement cherché jusqu'ici parce que les groupes spirites, trop nombreux, en général, pour que la communion de pensée y règne, ne sont pas pour la plupart favorables aux études sérieuses et suivies. Avec vous, rien ne contrariera le développement de mes idées, et je pourrai vous parler à cœur ouvert.

A bientôt donc, si vous le voulez bien, et recevez l'expression de ma sympathie fraternelle.

14 février 1890 : Le socialisme, qui a été jusqu'ici un si grand épouvantail pour ceux qui possèdent la puissance et la richesse dans les sociétés modernes, est cependant la seule chose capable de faire régner le bonheur sur la terre. Les passions souvent violentes des disciples des grands socialistes sont la cause de cet effroi. Au lieu de comprendre qu'il fallait d'abord répandre l'instruction et les lumières, sans lesquelles les idées humanitaires nouvelles ne pouvaient être comprises, ils ont visé à s'emparer violemment du pouvoir, pour imposer à tous par la loi l'obligation de se soumettre à leurs doctrines. C'était une grande faute, que certains socialistes commettent encore de nos jours. En effet, pour s'emparer du gouvernement d'une nation avec quelque chance de durée, il faut avoir pour soi l'opinion publique : c'est-à-dire qu'il faut avoir pour soi la majorité de la nation. Quand il s'agit de réformer radicalement l'organisation sociale consacrée par les siècles, pour avoir l'appui de la majorité il faut l'avoir convertie à ses doctrines en lui démontrant la supériorité sur l'état antérieur. Comment y arriver si l'on a affaire à des masses ignorantes, incapables de comprendre les principes sur lesquels le vrai socialisme s'appuie, et qui ne voient qu'une chose, c'est qu'on leur promet une part de la richesse d'autrui, que les lois jusque-là leur commandaient de respecter. Dans ces conditions, on risque de démoraliser les masses, tandis qu'au contraire pour les amener au vrai socialisme il faudrait les rendre plus morales qu'elles n'ont été jusqu'ici.

Voilà quelle était la pierre d'achoppement pour les prolétaires. Quant au reste de la nation, le nombre était petit de ceux qui étaient assez amis de la justice pour étudier sans parti pris des doctrines dont le but semblait être de les dépouiller d'une partie de leur avoir, et d'établir une égalité de droits plus complète entre eux et la masse de leurs frères en humanité, qu'ils avaient contracté l'habitude de considérer comme une caste inférieure, et il s'en est trouvé bien peu disposés à prêter l'oreille aux enseignements nouveaux.

J'ajoute que l'Eglise qui, contrairement aux volontés de ses fondateurs, a depuis longtemps fait cause commune avec les riches et les puissants contre les aspirations des pauvres et des humbles, n'était pas avare d'arguments pour persuader aux malheureux que la mort seule pouvait rendre leur position heureuse en les introduisant dans un monde meilleur, où ils seraient récompensés de la résignation avec laquelle ils auraient supporté les privations et la misère.

Je n'hésite pas à dire qu'en agissant ainsi, et en recherchant pour elle-même les richesses matérielles et la domination, l'Eglise a manqué grave-

ment à sa mission véritable. Du moment qu'elle voulait diriger les destinées morales de l'humanité en prenant pour base l'Évangile, elle devait agir suivant l'esprit de l'Évangile, tandis qu'elle en a pris le contre-pied. Elle non plus, malgré le mérite incontestable d'une partie de ceux qui l'ont dirigée, n'était pas assez avancée pour discerner la vérité et pour refouler en elle les passions égoïstes.

Certes, les chefs d'école du socialisme étaient bien supérieurs aux chefs de la religion, car ils comprenaient que l'humanité est un grand corps dont nous sommes les parcelles constituantes; ils comprenaient que nous sommes tous frères par notre origine commune, que ceux d'entre nous qui sont doués de plus d'intelligence que les autres ont le devoir de faire tourner leurs facultés au plus grand profit de leurs semblables moins favorisés, et que leur supériorité leur crée surtout des devoirs et non des droits; sinon celui de se dévouer pour les autres. C'est ce qu'ils comprenaient et ce qu'ils faisaient. Mais ils étaient manifestement en avant de leurs contemporains et ils n'ont pu rien réaliser de pratique, parce que la plupart de ceux qui se sont laissé séduire par leurs doctrines n'étaient pas mûrs pour l'application.

Et aujourd'hui, doit-on croire qu'il n'en est plus de même? Est-il temps de réaliser les conceptions socialistes? Non; pas encore. Mais cependant on ne peut méconnaître que le terrain ne soit déjà beaucoup mieux préparé.

La science et l'industrie ont fait de grands progrès et créent chaque jour de nouvelles richesses. Mais ces richesses continuent à s'accumuler dans un petit nombre de mains, et la condition des masses prolétaires reste la même. Ces dernières créent des merveilles, et doivent se contenter de gagner, sauf quelques exceptions, à peine le strict nécessaire de l'existence. En même temps l'instruction et les lumières se répandent partout, et la presse à bas prix ne se fait pas faute de faire connaître aux ouvriers malheureux les droits qu'ils ont à revendiquer pour sortir de leur situation précaire. Ce fait du développement parallèle de la richesse générale et de la misère de ceux qui la créent à la sueur de leur front a fini par frapper toutes les intelligences, et chacun sent aujourd'hui qu'il existe une question sociale qui se pose partout, et dont il n'est plus possible d'ajourner l'étude et, s'il est possible, la solution. On a parfaitement conscience qu'elle est, dès à présent, un danger pour les gouvernements; mais comme ceux qui dirigent actuellement les destinées des nations sont, en général, mal préparés pour reconnaître quels sont les éléments véritables de la question sociale et de sa solution, il est bien probable que l'on n'emploiera que des palliatifs insuffisants, et il est à craindre que l'on ne puisse pas éviter un essai de réalisation violente qui ne pourrait amener que des désastres sans résultats sérieux,

parce que les tentatives d'organisation qui seraient faites le seraient en dehors des données seules rationnelles.

Ce sont ces données que je me propose d'examiner avec vous et, après l'avoir fait, je crois que je pourrai formuler, avec quelque chance d'être dans le vrai, un avis sur les mesures qu'il serait utile de prendre dès à présent pour donner une première satisfaction aux besoins réels, et préparer les masses aux solutions plus complètes de l'avenir.

21 février 1890 : Voyons quelles sont les données rationnelles du socialisme, et d'abord jetons un coup d'œil sur la composition de la population incarnée sur la terre.

Jusqu'ici les esprits réellement avancés en moralité y forment le petit nombre, le très petit nombre. Les esprits doués d'une bonne intelligence moyenne y sont beaucoup plus nombreux. Enfin la masse se compose d'esprits encore peu avancés sous ces deux rapports, mais qui, si l'on parvient à capter leur confiance en leur prouvant par des faits que l'on est dévoué à leurs intérêts sans aucune arrière-pensée d'intérêt personnel, sont très capable de se laisser docilement diriger. Ils ne sont rétifs que par ce qu'ils sont méfiants, et ils sont méfiants parce qu'ils ont trop souvent constaté que ceux qui se présentaient avec de belles paroles pour leur offrir leurs services n'avaient, la plupart du temps, d'autre but que de se servir d'eux au lieu de les servir, et d'en faire les instruments de leur propre élévation. Ils ont été tant de fois trompés qu'ils finissent par désespérer de voir leur sort s'améliorer par des moyens réguliers, et leurs souffrances en se prolongeant finiraient par les pousser dans les voies extrêmes. Ils en arriveraient un jour à penser qu'il faut d'abord détruire tout ce qui nous vient du passé, et qu'alors seulement on pourra édifier quelque organisation meilleure.

Il faut convenir que les agissements constants de la presque totalité des ambitieux qui jusqu'ici ont gouverné les nations sont bien faits pour faire naître de telles idées, et que l'on peut à bon droit s'étonner de la longue patience des prolétaires. Elle est due au sentiment qu'ils ont de leur ignorance et de leur incapacité. Mais ils ont le nombre, et par le nombre la force. Qu'il surgisse un jour un homme de génie, en même temps honnête et dévoué, sans autre ambition que de faire le bien pour lui-même et, pour peu qu'il soit porté par les circonstances, il pourra entraîner les masses prolétaires dans son orbite, et par la confiance sans bornes qu'il leur inspirerait après avoir fait ses preuves il pourra, les dirigeant et puisant en elles sa force, révolutionner le monde civilisé et inaugurer le règne de la justice sociale qui n'est pas autre chose que ce que l'Evangile appelle le royaume de Dieu.

Mais cela suppose un terrain mieux préparé qu'il n'est aujourd'hui. Il

il faudrait au préalable que de nouvelles lumières aient pénétré dans les masses, qu'elles aient compris le vide décevant des doctrines néantistes, qu'elles aient sur la nature de l'homme des idées plus justes, et surtout qu'elles reconnaissent que la grande loi du progrès domine tout dans l'univers, que les êtres vivants progressent par une évolution continuelle, par de continuelles transformations, et que dans le sein de l'humanité le progrès s'accomplit par la pluralité des existences corporelles, qui sont la conséquence les unes des autres.

Une fois que ces idées-là auront fait leur chemin, l'humanité ne sera pas encore devenue beaucoup meilleure qu'elle n'est aujourd'hui, mais du moins bien des obscurités se seront éclairées pour elle d'un jour nouveau. Elle comprendra pourquoi tous les hommes sont frères, et qu'ils ne peuvent devenir plus heureux qu'en devenant meilleurs et en substituant à l'égoïsme les sentiments de fraternité et de solidarité. Lorsqu'on aura reconnu que ce sont là les vraies, les seules conditions du bonheur, les tendances changeront et le progrès moral deviendra enfin possible. On saura que le véritable bonheur ne peut s'acquérir aux dépens de nos frères moins intelligents ou moins astucieux que nous, mais qu'il est le résultat des efforts combinés de chacun dans l'intérêt de tous. On ne cherchera plus à s'élever par ses richesses, par son luxe, au-dessus de tous les autres, parce qu'on placera le bonheur non plus dans les satisfactions de l'orgueil ou de la sensualité, mais dans les satisfactions morales et intellectuelles.

Voilà l'état où il faut parvenir avant que la justice sociale devienne la règle parmi nous, et que des doctrines sociales perfectionnées puissent être mises en pratique. Mais vous reconnaissez comme moi que nous en sommes bien loin, et que bien des générations passeront encore avant que la grande transformation puisse s'accomplir. Cependant il ne faut pas perdre courage. La loi de l'évolution agit sans cesse, et s'il est presque impossible qu'un grand progrès s'accomplisse tout d'un coup, c'est en revanche une chose normale et constante de voir chaque chose se transformer par des modifications successives presque insensibles. C'est ce qui aura lieu pour nos sociétés.

Il existe déjà dans leur sein de nombreuses individualités qui se plaisent à étudier le magnétisme, le spiritisme, et aussi les vieilles doctrines occultes de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce. Ces études sont aptes à donner sur la nature et la destinée de l'homme les notions les plus satisfaisantes que nous puissions avoir. Peu à peu ces idées pénétreront dans les masses en y remplaçant le matérialisme, et à leur suite des données rationnelles sur le vrai socialisme se vulgariseront. En même temps le discrédit des vieilles formes religieuses augmentera, et avec le temps les nations civilisées se trouveront préparées pour la dernière impulsion.

Il est probable qu'elle leur sera donnée, comme je l'ai dit plus haut, par quelque beau génie dont la tâche consistera surtout à formuler en règles magistrales les idées qui auront déjà pris possession des cœurs, et à tout coordonner de manière à réaliser le plus complètement possible le nouvel idéal déjà maître des consciences. Ce génie, ce nouveau bienfaiteur de l'humanité, donnera son nom à la civilisation nouvelle, et sous son drapeau s'accomplira une nouvelle étape du progrès éternel.

Mais, je vous l'ai dit, cela est encore bien loin de nous, et pour que ces prévisions puissent se réaliser un jour il est grand temps de se mettre à l'œuvre. Si l'on ne fait rien faute de savoir ce qu'il faudrait faire, les masses prolétaires perdront peut-être patience avant le moment où de nouvelles lumières, pénétrant dans leur sein, les détourneraient d'une action violente capable de reculer pour bien longtemps le moment où leurs désirs légitimes pourraient recevoir un commencement de satisfaction. Si elles essaient de se rendre justice elles-mêmes sous la conduite de chefs ambitieux et ignorants de ce qu'il faudrait qu'ils connussent, elles risquent de produire un cataclysme social au lieu d'une réforme, et d'amener à la suite une réaction vers les vieilles idées usées, ce qui serait un grand malheur, parce que ce serait sans doute lancer de nouveau l'humanité dans une série de révolutions mal conçues.

Ainsi les masses ne peuvent plus se contenter de ce qu'elles ont, parce qu'elles sentent que la justice sociale leur doit davantage et, d'un autre côté, elles sont encore trop arriérées moralement, c'est-à-dire trop égoïstes, trop matérielles, pour pratiquer avec succès les systèmes sociaux perfectionnés. Le grand mouvement d'idées qui se fait aujourd'hui finira bien par les pénétrer, et par leur faire comprendre que le véritable progrès matériel ne peut être que la conséquence du progrès moral, et quand elles seront déjà convaincues de cela, elles feront plus volontiers les efforts nécessaires pour devenir meilleures. Mais il y faudra du temps, et il n'est pas sûr que ceux qui souffrent de l'égoïsme universel, égoïstes eux-mêmes, veuillent l'accorder à ceux qui se sont faits les propagateurs de la transformation morale. Nous sommes dans une ère de transition extrêmement difficile à franchir sans encombre ; et cependant il serait bien à désirer que cela fût possible, car les révolutions violentes, avec leurs élans désordonnés vers un idéal non encore mûr, suivis forcément de réactions excessives en sens inverse, font perdre du temps au lieu d'en gagner, à cause des haines qu'elles enveniment entre les diverses classes de la société, à la place des sentiments de fraternité et de solidarité qui sont les facteurs nécessaires du problème dont la solution s'impose aux temps actuels.

Comment et par quels moyens peut-on espérer parvenir à éviter le cata-

clysme dont nous sommes menacés ? Comment sera-t-il possible — peut-être — de faire prendre patience aux prolétaires, et de les déterminer à ajourner tout mouvement violent, de manière à donner le temps à la transformation morale non de s'accomplir, mais de s'ébaucher et, par un premier progrès dans ce sens, de modifier le cours de leurs idées, en leur faisant espérer une solution conforme à leurs désirs par des moyens plus satisfaisants pour tout le monde ?

Evidemment cela ne peut se faire qu'en donnant à leurs aspirations une première satisfaction partielle capable d'améliorer, dès à présent, leur situation dans une certaine mesure, et en même temps en mettant sérieusement à l'étude des solutions plus complètes et plus radicales. Alors, voyant qu'on s'occupe d'eux avec sollicitude, et calmés par les conditions meilleures qui leur seraient faites comme entrée de jeu, il est possible qu'ils donnent encore aux pouvoirs publics quelques années de crédit, dans l'espoir de voir la situation, si tendue maintenant, se dénouer pacifiquement.

(*A suivre.*)

(*Communication reçue au groupe Bisontin.*)

LE MÉDECIN RAISONNEUR DE L'ÂME HUMAINE

(Le docteur ne veut plus être appelé médecin matérialiste.) *Cap. Boulle*, médium typologue.

DIDIER JULES, 6 avril 1890 : La dernière fois, je t'ai expliqué la raison de la réincarnation. Ce que j'ai dit, c'est ma pensée. J'ai réfléchi à la question des singes. Les singes sont, selon moi, des animaux peu raisonnables ; ils deviennent la caricature de l'humanité en grimaçant ses gestes et par là, ils sont les animaux de la création qui semblent le plus se rapprocher de l'homme avant le chien ; ils ne comprennent pas les bonnes qualités, comme le chien.

Domine ton étonnement sur mes opinions à ce sujet, je lis dans ta pensée.

Darwin n'a parlé que de l'évolution animale, et non des progrès des êtres dans la série de l'intelligence. Il a dit : la force de la matière tend aux formations de plus en plus perfectionnées. De la monade première, la sélection a produit les espèces perfectionnées dans la création.

Je raisonnais faux sur la terre en disant que la matière existait seule. Alors je pensais que le singe était l'animal le plus rapproché de l'homme. La raison de mon erreur était cette fausse idée que l'âme n'existait pas, et je t'ai dit pourquoi : C'est la fausse direction de mes études médicales.

L'âme ne peut arriver à la perfection qu'en parcourant successivement les conditions des diverses existences, depuis la plus élémentaire, à l'origine,

jusqu'aux degrés les plus élevés ; il reste bien entendu qu'elle s'apprend elle-même à raisonner et à se corriger de ses défauts, par la pratique des nécessités qu'imposent les conditions auxquelles elle se soumet. L'âme doit tout connaître par elle-même.

Aujourd'hui je dirai ce qu'est la réincarnation dans l'animalité. L'âme commence à se manifester réellement dans les animaux domestiques. Les animaux sauvages n'ont peut-être que la force vitale. A leur mort ils ne redeviennent à peu près de la matière. Ils servent à apprendre, à l'homme, la manière de se défendre, en employant l'adresse et la science contre la force brutale supérieure à la sienne.

Je me figure, l'animal sauvage, comme moyen de vaincre plus fort que soi. Je pense à l'effort nécessaire que l'homme a dû accomplir pour se débarrasser de tous les animaux féroces de la terre, depuis l'origine des temps où il était sans défense jusqu'au moment où il les a fait fuir par son approche ; c'est le triomphe de la science contre la force, et les animaux domestiques sont les auxiliaires de l'homme dans cette destruction.

L'homme doit apprendre à se servir des animaux utiles contre les nuisibles. L'homme doit employer son intelligence à améliorer sa position sur cette terre. J'ai dit : les animaux domestiques sont les auxiliaires de l'homme, et ils apprennent ainsi, à devenir à leur tour, des êtres intelligents capables d'agir par eux-mêmes.

L'âme progresse ainsi, de l'animalité à l'humanité.

Dimanche, je continuerai la réincarnation chez l'homme. J'oubliais de te dire que le chien est le plus rapproché de l'homme ; après lui, le cheval. Exemple : l'âme animale, passant du cheval au chien, c'est un progrès.

Ma main serre la lienne. A dimanche. Ma fille m'attend. Elle m'appelle en pensant à moi.

14 avril 1890 : Les apparitions des Esprits qui prouvent la vérité de l'existence de l'âme, ne peuvent avoir lieu que dans la lumière absente ou au moins diminuée. La condensation de la substance, du corps de l'âme, exige cette condition. La volonté fait presque tout.

Je ne veux plus être appelé à la réunion spirite, ni dans la *Revue : le médecin matérialiste* ! J'ai été matérialiste sur la terre, et j'ai vu de suite mon erreur. Je plaisantais au commencement de mes communications, parce que, venu par hasard chez toi, un spirite, je voulais l'agacer. Je ne te connaissais pas. Mais ensuite j'ai vu à qui j'avais affaire, à un Esprit (tu hésites, je lis dans ton esprit à écrire ma pensée) distingué et intelligent ; alors j'ai parlé sérieusement. Le compliment est vrai, je te l'adresse de l'autre monde, puisque j'ai eu le bonheur de connaître les diverses existences de ton âme. Comme moi, tu fus brahme à Ceylan ; là tu as appris la sagesse et à causer

avec les Esprits de ta famille et de tes amis. De là, la mémoire de ces rivages de Ceylan que je sais que tu as revus dans ta profession d'officier. La sagesse de ta conduite dans cette existence actuelle dit assez ce que tu es appelé à faire dans la suivante.

La raison de ton âme est mûre pour que tu deviennes, plus tard, un esprit très supérieur. Dans tes méditations, adresse à l'architecte des mondes, qui est la raison même, un acte de reconnaissance, car tu es en lui comme il est en toi, et par tes travaux, tu as les facultés auditives et visuelles, et tu peux raisonner comme tu le sais faire. Va de l'avant, et la récompense de tes bonnes actions est proche. La raison, c'est l'âme elle-même; et l'âme, est une partie intégrale de Dieu, l'âme des mondes, dont la nature est un état, et non une personne.

Je me résume :

A la raison animale, l'apprentissage; à la raison humaine, l'exécution. L'esprit raisonnera avec d'autant plus de sagesse qu'il sera plus âgé, qu'il aura plus appris. La dernière fois je t'ai dit ma vie; arrivé au point actuel, je raisonne la connaissance de moi-même.

Dieu est le moteur des mondes. A la réunion du vendredi, il a été dit : Dans l'univers infini, il n'y a que de la substance à l'infini à deux états; l'une, substance passive et neutre est plongée dans l'autre, substance intelligente et active, fluide universel qui contient la substance inerte et en pénètre toutes les molécules, pour les faire vivre et se mouvoir sous son action intelligente. La définition de la divinité, ainsi présentée, est une conception scientifique, de nature à se discuter avec les savants matérialistes. A mon avis, la divinité est la suprême loi qui régit les mondes, c'est un état, une force raisonnable qui a pour effet de faire tout mouvoir, avec méthode et sagesse. Je dois raisonner la divinité, d'après son œuvre.

NÉCROLOGIE

Voici les paroles prononcées par M. J.-Camille Chaigneau sur la tombe de M. EMILE BLIN, ancien président de la « Société parisienne des études spirites », le 21 avril dernier : (Voir la *Revue* du 1^{er} mai. — Symbole touchant de sympathie, chacun des assistants était porteur d'un petit bouquet, qui fut jeté dans la fosse, sur le cercueil.)

« Ami, avec ces quelques fleurs que nous venons répandre sur vos restes matériels, nous vous apportons nos poignants regrets et le gage de notre souvenir; nos regrets de ne plus vous voir, ni vous entendre; notre souvenir, c'est-à-dire le lien grâce auquel les séparations ne sont qu'apparentes.

Nous vous apportons nos pensées dans le subtil et pénétrant parfum de ces modestes fleurs, et nous les unissons sur votre dépouille pour qu'elles vous fassent un bouquet réconfortant et unanime dans cette douloureuse cérémonie.

Nous venons vous dire combien nous apparaît encore plus précieuse l'affection de l'ami qui nous a quittés, depuis que nous avons à mesurer par nos regrets la profondeur du vide creusé par un départ si foudroyant.

Ami, en vous parlant ainsi, je crois être l'interprète de tous ceux qui sont ici pour vous, de toute cette nombreuse assistance, empressée à accompagner votre corps et à s'unir dans votre pensée. Tous, quelle que soit la nature des liens qui les rattachent à ce cortège, sentent et rayonnent à l'unisson cette immense sympathie dont je vous apporte une faible expression ; et l'on me pardonnera d'avoir cherché, dans ces premières paroles, à me faire l'écho du sentiment général, au lieu de m'en tenir tout d'abord à un rôle plus spécial et plus restreint. C'est que je désire, avant tout, me relier ici à tout ce qui vous aime ; et je suis sûr, ami, que vous me comprenez.

Quelques-uns s'étonneront peut-être que je vous parle comme si vous étiez là, nous voyant et nous écoutant, comme si vous étiez encore présent parmi nous, avec votre physionomie enjouée et bienveillante. Ceux-là ne s'étonneraient point, s'ils savaient ce que vous saviez, s'ils étaient pénétrés des convictions que vous vous étiez faites par une étude persévérante, et que vous vous efforciez de répandre, par le phénomène et par la parole, avec tant de courage et d'abnégation.

Mesdames et Messieurs, vous qui pour la plupart ne partagez sans doute pas ces convictions, vous me pardonnerez si, en face de cette tombe qui évoque en nous, d'une manière si poignante, les problèmes de la mort, je me permets de rappeler que notre ami Emile Blin ne croyait pas à la mort, qu'il était un des plus vaillants champions de l'immortalisme moderne. Vous qui avez pu apprécier son robuste bon sens comme ses qualités d'homme, sa loyauté, sa droiture de caractère, vous savez certes avec quelle indépendance d'esprit il affirmait la science de l'immortalité et les phénomènes, encore trop méconnus, sur lesquels elle se base. — La mort n'est pas une fin, mais une métamorphose : le corps de matière lourde se refroidit pour se désagréger, tandis que, de l'intimité de l'organisme abandonné par la vie, se dégage une forme, semblable mais plus subtile, gardienne de la personnalité, et qui devient le corps d'une nouvelle vie plus souple et plus radiante. Oui, nous survivons à la mort, non pas d'une manière vague, mais dans la survivance de notre forme et de toutes les pensées qui constituent notre identité. Nous survivons, et cette survivance se prouve par des faits, ainsi que l'a si souvent démontré notre ami Emile Blin dans ces remarqua-

bles conférences, d'une netteté si lumineuse, dont les membres et les assistants de la « Société parisienne des études spirites » garderont toujours le souvenir.

Il n'y a pas quinze jours, nous l'entendions encore développer ses arguments irréfutables, avec faits authentiques à l'appui ; il établissait, d'après une méthode rigoureuse, la preuve de la survivance par la manifestation des survivants. Il n'y a pas quinze jours ! et le voilà, lui aussi, passé au nombre de ces survivants qui ont besoin de démontrer qu'ils existent encore, qu'ils existent toujours !

Il n'y a pas quinze jours. Le lendemain il s'alitait pour ne plus se relever. Comme ces soldats qui tombent sur la brèche, il a lutté et travaillé jusqu'au bout pour les convictions qui lui étaient si chères, — qu'on me permette de dire « qui lui sont si chères », — car je ne puis me résoudre à parler de lui au passé. — Je le vois encore près de nous, tel qu'il était hier, moins les désordres de la fatigue et de la maladie, tout comme une personne naturelle, avec sa bonne et franche familiarité. C'est ainsi que lui-même voyait ceux qu'on appelle « les morts » ou « les esprits », car il ne pouvait admettre qu'on enveloppât d'un brouillard de mysticisme la communication de nos chers disparus, qui ne diffèrent guère de nous que parce qu'ils nous sont invisibles ; en un mot, il ne pouvait comprendre le spiritisme que comme s'identifiant de plus en plus avec le courant de la libre pensée moderne.

Cette tendance à affranchir du mysticisme l'étude de l'immortalité, il la manifesta constamment pendant le cours de ses travaux à la « Société parisienne des Etudes spirites », dont il fut vice-président et président, et dont il ne cessa d'être l'âme pour sa grande part. Toujours assidu, toujours à la tâche avec sa vaillante compagne, — maintenant si cruellement éprouvée, torturée par l'invisibilité de l'époux bien-aimé, — toujours disposé à l'expérimentation ou à la controverse, je le vois encore au milieu de nous, dans cette Société qu'il aimait tant et qui ne saurait lui payer un trop large tribut d'affectueux et reconnaissant souvenir.

Je le vois aussi, dans les séances intimes, cherchant à regarder plus avant dans l'au-delà, avec toute sa persévérance de chercheur infatigable comme avec toute la clarté de son intelligence précise. Maintenant il doit voir, lui, dans cet autre côté de la vie ; mais hélas ! nous, nous ne le voyons plus. Il peut aller plus loin, chercher, approfondir ; ou du moins, il le pourrait certes en toute liberté, si quelque force plus puissante que l'élan de l'esprit ne le rattachait d'autre part à son milieu familial. Il le pourrait en pleine envolée, car la quantité d'effort accompli pour le bien pendant la vie terrestre constitue pour l'esprit libre une prodigieuse force ascensionnelle ; mais son cœur l'entraîne aussi à être retenu près des siens, car il n'y a pas de puissance

qui prime celle de l'amour. Comment ne serait-il pas auprès de cette compagne bien-aimée, cette collaboratrice de tous les instants, si entièrement dévouée à sa personne et à ses travaux ? Comment ne s'attacherait-il pas, lui dont la pensée remplit son cœur, à se manifester à celle par qui tant d'esprits ont eu la joie de se manifester et de crier leur survivance ? Oui, il viendra la soutenir, la fortifier, la pauvre accablée, et il lui apportera sa vie pour l'aider à vivre sans reposer les yeux sur lui. Comment ne serait-il pas aussi auprès de ses chers enfants, auprès de ce jeune couple qu'il a eu à peine le temps de voir sourire au bonheur, et pour qui le jour de la grande fête devait être si promptement suivi d'un tel jour de deuil ? Comment ne serait-il pas là pour les consoler par l'impression de sa présence et pour leur prodiguer son influence protectrice ?

Les consolations, il n'est au pouvoir d'aucun de nous de les donner, même en rappelant tout ce que fut le cher disparu, comme époux, comme père, comme ami, comme chef de bureau, comme artiste, comme inventeur, comme investigateur, comme apôtre ; car chaque titre évoqué ne saurait être qu'un regret de plus. Les consolations, lui seul a le pouvoir de les répandre en se manifestant vivant, et en effaçant pour ainsi dire la mort par cette manifestation.

Ami Blin, nous espérons en vous pour cicatriser la plaie vive d'un tel départ, qui est comme un arrachement. Vous, l'apôtre du spiritisme positif, vous saurez en montrer la puissance par le fait en calmant la douleur des vôtres ; et, s'il vous reste quelques instants, vos compagnons de travail et de lutte vous demandent de les aider quelquefois de votre appui et des nouvelles connaissances que vous aurez pu acquérir. Certes, nous savons que la vie éternelle est une série sans fin d'existences enchaînées les unes dans les autres ; nous savons que nous emportons dans une vie ultérieure les conséquences de tous les actes accomplis dans celle-ci, de même que dans celle-ci nous avons apporté les conséquences de notre vie antérieure ; nous savons que nous évoluons logiquement et progressivement à travers les phases successives de notre immortalité sans fin. Mais combien de notions intéressantes il nous reste à découvrir et à grouper autour de ces grandes lignes ! Ami, aidez-nous dans cette recherche, si vous le pouvez, et quand vous le pourrez. Ceci n'est qu'un vœu pour l'avenir. — En attendant, accueillez le souvenir affectueux de vos compagnons de travail, recevez le salut de la libre pensée spirite.

Maintenant soyez tout à l'épanouissement de votre nouvel état, et aussi soyez tout aux vôtres, donnez-leur la force dont ils ont tant besoin. Pendant que nous sommes encore tous réunis, puisez vous-même dans notre sympathie unanime la puissance de rayonnement qui vous donnera la plénitude

de votre vie nouvelle. N'attendez pas que les fleurs répandues sur votre corps aient exhalé tout leur parfum ; devancez leur haleine et ne gardez plus la moindre attache avec cette dépouille qui vous a tant fait souffrir.

Dites à tous les morts que vous voyez ici, dans ce cimetière, attachés à leurs tombes, dites-leur que la mort c'est encore la vie, et que la vie n'est pas ici. Et vous, en ce jour qui est pour nous un jour de deuil, venez avec nous, venez escorté de tous les amis que vous avez retrouvés de l'autre côté et qui nous sont invisibles. Venez. Nous ne vous disons ni « adieu » ni « au revoir ». Nous vous disons : « Venez avec nous, soyez avec les vôtres. »

Mme JULIENNE VIOLAT, nièce de Mme *Levadet*, jeune mère de deux enfants est décédée le 2 mai 1890, après de longues souffrances ; le corps enterré spiritement a été conduit au cimetière par le respectable père de famille, et les frères et sœurs de la défunte auxquels s'étaient joints plusieurs membres de la grande famille spirite.

M. P.-G. Leymarie a rappelé que nous devons le meilleur souvenir à la famille Violat, dont tous les enfants, bons médiums, ne perdent jamais l'occasion de propager notre philosophie ; ils aimaient la sœur Julienne et ont adopté ses enfants. Cette union de toute une lignée, en vue du bien est exemplaire, mais elle est naturelle chez les adeptes d'Allan Kardec ; chacun fait son devoir parce qu'il se sait solidaire avec l'esprit dégagé de la matière, et que, la responsabilité des actes commande l'aide mutuel. M. Leymarie a demandé que tous les assistants se souviennent de Julienne, et explique pourquoi, surtout dans la famille, ce souvenir, appel chaleureux, reconforte l'esprit de nos morts bien-aimés, les dégage et leur permet d'avoir de fréquents rapports avec nous, rapports affectueux et instructifs pour les incarnés et les désincarnés.

L'assistance écoutait, émue, et bien des yeux ont versé de douces larmes.

REMARQUE D'UN GRAPHOLOGUE : M. Auffinger, dans la *Chaine*, a publié le portrait graphologique que je lui ai fait, et je suis tout à vous quand vous aurez besoin d'une étude. Dernièrement Mme B... me demandait une esquisse sur le spirite A... d'A...

M. Maricot m'a écrit qu'il y aurait un intérêt pour les graphologistes, de publier les portraits des magnétiseurs ; on pourrait, par exemple, dit-il, faire une étude comparée, et graphologiques sur la force du sang de chacun d'eux.

La Société de graphologie pourrait mettre ce sujet au concours ; je compte bien en parler à M. Varinard fils que j'irai certainement voir un de ces jours.

Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

VICTOR MOUSSY, 5, rue de Louvois.

Le Gérant : H. JOLY.